OLYMPE BHÊLY-QUÉNUM

le chant du lac

PRÉSENCE AFRICAINE

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Le chant du lac

DU MÊME AUTEUR

UN PIÈGE SANS FIN (roman, éd. Stock, Paris, 1960. 2e, 3e et 4e éd. Présence Africaine. Ouvrage traduit en anglais, en américain et en slovène).

LE CHANT DU LAC (roman, éd. Présence Africaine, Paris, 1965 ; Lauréat du Grand Prix littéraire d'Afrique, 1966 ; traduit en russe et en tchèque. Adapté pour France Culture par Driss Chraibi et joué par le Groupe Les Griots).

LIAISON D'UN ÉTÉ (nouvelles, éd. S.A.G.E.R.E.P., Paris, 1968).

UN ENFANT D'AFRIQUE (roman pour jeunes, éd. Larousse, Paris, 1970 ; traduit en russe).

L'INITIÉ (roman, éd. Présence Africaine, Paris, 1979).

MASHOKA ELFU MOJA (nouvelle, in : *Pour Nelson Mandela*, éd. Gallimard, Paris, 1986 ; ouvrage traduit en allemand, en américain ; en cours de traduction en japonais).

LE VEILLEUR DE NUIT (nouvelle, in : *Mélanges offerts à Aimé Césaire*, Tübingen ; traduite en américain).

ONI LO NI JE (nouvelle, in : *Hommage à Léopold Sédar Senghor*, Asilah, Maroc, 1990).

UNE GRANDE AMITIÉ (nouvelle, in : *Mélanges offerts à Jacqueline Leiner*, Paris, Sorbonne, 1992).

TRACES ET PRÉSENCE DU RITUEL VODOÜ ET DE LA SPIRITUALITÉ NÉGRO-AFRICAINE DANS L'ILIADE ET L'ODYSSÉE D'HOMÈRE (*Mondes et cultures*, tome XLIX, Académie des sciences d'Outre-Mer, Paris, 1990).

En collaboration (avec S.A.M. Pratt) : *PRACTICAL FRENCH* (ouvrage d'enseignement du français, en Afrique d'expression anglaise ; 7 volumes, Longman House Ltd, Essex, Harlow).

INÉDITS

LES APPELS DU VODOÜ (roman).

KOKOLIE (Le discours de la Folie, roman).

LA NAISSANCE D'ABIKOU (nouvelles).

ANNÉES DU BAC DE KOUGLO (roman, suivi du scénario d'un projet de film).

Olympe BHÊLY-QUÉNUM

Le chant du lac

Nouvelle édition, entièrement revue et corrigée
par l'auteur, suivie de la traduction
de la postface de l'édition russe
par G. Potiékhna, critique littéraire.

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles - 75005 PARIS
64, rue Carnot - DAKAR

A ma femme et à mes enfants ;
à vous aussi : Vicédêssin, Charlotte et Paul ;
Berthe et Lucien à qui j'ai beaucoup pensé
quand j'écrivais ce récit du monde nègre.

O. B.-Q.

« Rien ne vaut la vie, même tous les biens qu'on dit
Que contient Ilion, la cité si prospère...
Car on peut conquérir les bœufs, les gras moutons...
Une vie humaine, une fois partie ne se reconquiert plus. »

HOMÈRE : *Iliade.*

« Bienvenue, ô vie ! Je pars, pour la millionnième fois,
chercher la réalité de l'expérience et façonner dans la forge
de mon âme la conscience incréée de ma race. »

James JOYCE : *Dedalus.*

I

Dès leur retour en vacances au pays natal, le bruit courut qu'ils avaient été témoins de la mort de Houngbé. Chacun voulut aussitôt avoir des précisions sur la fin de l'homme dont le crime, quelques années auparavant, avait bouleversé tout le pays. Mme Ounéhou rencontra plus d'un d'entre eux ; elle les avait connus tout petits et eux l'aimaient bien parce qu'elle leur paraissait encore jeune et belle. Souriante et curieuse, elle leur posa des questions.

— A quoi bon ? dirent les étudiants.

— Houngbé avait assassiné Ahouna pour venger la mort de sa sœur ; on l'avait déporté, expédié en France où il a pris part à la guerre.

— Nous étions trop jeunes à cette époque-là. Ça avait dû être bouleversant.

— Oui, vraiment horrible, un assassinat tel qu'on n'en avait jamais vu dans notre pays.

— Eh bien ! ça ne nous intéresse pas : pour nous qui l'avions vu mourir, Houngbé était un héros.

— Un triste héros qu'il faut vite oublier.

— Rassurez-vous, nous n'avons aucune intention

de tresser une légende autour de son personnage ; nous avons autre chose à faire, dit Cofi, et les treize étudiants revenus passer leurs vacances à Wésê prirent le chemin d'Oumako.

Ils s'étaient habillés de blue-jeans, de chemises usées et avaient chaussé leurs chaussures de basket-ball.

Fils de paysans, de pêcheurs ou de petits commerçants, ils n'oubliaient ni leurs origines, ni le mal que se donnaient leurs parents à cause d'eux qui poursuivaient leurs études en France. Aussi, revenus au bercail, se hâtaient-ils sans se faire prier, de mettre leurs bras au service de leurs parents, formant ce qu'on appelle « Donkpêgan » (1), et, durant trois ou quatre jours, ils aidaient l'un de leurs camarades à cultiver le champ de son père, à l'ensemencer ou à procéder aux récoltes.

Deux jours de repos, puis ils se mettaient au service d'un autre camarade. Même ceux qui préparaient des examens ou « faisaient des recherches sociologiques », s'accordaient des journées de liberté dont ils profitaient pour participer aux travaux des champs.

Les habitants du bourg les aimaient parce qu'ils étaient simples et savaient se mettre à leur niveau ; peut-être aussi parce qu'ils semblaient n'avoir rien oublié des coutumes du petit village où ils avaient passé leur enfance et leur adolescence.

— Je comprends difficilement mes compatriotes qui se disent choqués de voir nos jeunes filles de quinze ans se promener les seins nus...

---

(1) Mot fon (ethnie dahoméenne), qui signifie les jeunes compagnons.

— Instruits ; cultivés, et civilisés si l'on veut, mais pas snobs.

— La terre... être irrévocablement lié à la terre natale ; chercher ma force dans l'archaïque enseignement des traditions de mon pays...

— On risque de tomber dans le folklore.

— Tout folklore a ses secrets qu'il importe de *démonter*, de rendre simples et intelligibles.

— Vas-tu dire à tes... grands-parents que les dieux du lac font partie de la légende ?

Rentrés d'Oumako, ils semblaient contents de revoir le lac où aller pêcher constituait pour eux une distraction leur permettant, comme autrefois, d'exhiber leur habileté et la souplesse de leur corps...

Leurs filets s'ouvraient dans l'espace, disparaissaient dans l'eau d'où ils les retiraient émaillés de poissons argentés. Le lac couvert de soleil retentissait de leurs rires jeunes et heureux. Et presque chaque jour, durant leurs vacances, les habitants de Wésê attendaient impatiemment de les voir sauter dans les pirogues et s'élancer vers le large. Mais à peine les étudiants avaient-ils pêché quelques poissons que les maîtres pêcheurs du bourg commençaient à trouver qu'ils passaient trop de temps sur l'eau.

— Pour eux, l'essentiel n'est pas que nous attrapions des poissons, mais de se distraire en nous voyant monter sur le lac et en revenir précipitamment...

— C'était bien ce que nous faisions quand nous avions huit ans, mais nous n'avons plus huit ans...

— Qu'importe, il faudrait tâcher de comprendre les parents : nous serons mariés et pères de famille, que nous serions toujours « leurs petits ».

— Dites donc, les enfants, vous n'auriez pas envie de dîner avec moi ce soir, bien que mes enfants ne

soient pas revenus au pays avec vous? dit M. Ounéhou, souriant des yeux.

— Oh ! si, oh ! si, nous serons chez vous ce soir, répondirent les étudiants le torse nu ruisselant d'eau et de soleil.

Il y avait du monde autour d'eux ; ils donnaient du poisson aux nécessiteux qui leur en demandaient, mais réservaient leurs plus belles captures pour leurs parents.

Les jeunes filles déambulaient le long du lac, discrètes, mais aguichantes ; eux les regardaient, admirant leurs jeux de hanches.

Quelques années plus tôt, ils avaient joué avec elles parmi les palétuviers ; ils avaient échangé des plaisanteries et des charades et, nus comme les fillettes et les garçonnets qu'ils voyaient maintenant, ils s'étaient baignés dans le cours d'eau en fredonnant le chant du lac. Ils se regardaient à la dérobée, visiblement intimidés à l'idée d'avoir joué nus les uns en face des autres.

« Moi aussi j'avais pris part à ces jeux des douceurs juvéniles où tout était eau, verdure et rires sonores... Et puis les tendresses et les naïvetés s'en sont allées ; scepticisme, rigueur et sécheresse dans le jugement ont détruit le paradis où je voyais vivre les divinités topiques.

— Oui, mais tu es toujours Fina, la fille d'Anoumou...

— Bien sûr, mais une fille évoluée, en qui quelque chose a été modifié.

— Nous voilà d'accord ; il nous faudra nous rendre perméables à nos sœurs restées au village ; c'est à nous, les jeunes filles, de leur faire comprendre l'importance de la femme évoluée dans l'Afrique nouvelle.

— Eh ! les jeunes filles, vous serez avec nous ce soir ? Le bon Ounéhou nous invite à dîner chez lui.

— D'accord, répondit Fina.

— Il me l'avait dit, je serai des vôtres, ajouta Adjaï.

*
* *

Le soleil avait disparu derrière les collines ; le lac scintillait des feux des pêcheurs de nuit ; des lampions faits de minuscules terrines, où une mèche de coton rissolait dans de l'huile rouge, circulaient parmi les huttes de la place du marché. Au loin, sur le place de la gare, le marché nocturne battait son plein. Le train était arrivé, on entendait ses longs sifflements et une épaisse volute de fumée noire montait vers le ciel faiblement étoilé. Les étudiants s'étaient donné rendez-vous à la gare d'où ils partirent vers la demeure de Cocou Ounéhou.

Enveloppés dans leurs pagnes en coton imprimé, ils entrèrent dans la maison, s'assirent en tailleur sur les nattes et se mirent à dîner en se servant de leurs doigts. Ils se régalèrent de pâte de maïs accompagnée de sauce épicée et de gros morceaux de mulet. Mme Ounéhou et ses deux enfants les regardaient, écoutaient leurs conversations avec le maître du logis.

Lorsqu'ils eurent fini, toute la maisonnée se réunit autour d'eux.

— Comment passez-vous vos soirées en France ? leur demanda la vieille Yaga.

— En France, nous avons rarement l'occasion de nous réunir pour palabrer.

— Mais, ce n'est pas une vie ! Est-ce qu'il en

serait ainsi de nos petits-enfants qui sont là-bas ? dit la vieille Aouyonsi.

— Tout à fait, grand-mère : vous savez, nous n'allons pas en Europe pour palabrer, mais pour apprendre la science des Blancs.

— Quand on ne palabre plus, on oublie qu'on est né dans le pays des hommes noirs, dit Akpoto.

— J'espère que vous avez tout de même l'occasion de vous grouper de temps en temps pour dire des « houénouho » (2), dit l'oncle Gbênakpon.

— Pas du tout, répondit Adjaï.

— Ah ! même nos filles ne sont plus des filles, dit Mme Ounéhou.

— Mais ce n'est pas avec « les paroles d'autrefois » qu'on formera notre génération, répliqua Fina.

— Allez vous coucher, les petits, ordonna Mme Ounéhou, et ses deux enfants quittèrent de mauvaise grâce la réunion des « grands ».

Alors Cofi enchaîna.

— Les histoires d'aujourd'hui sont dominées par la réalité quotidienne où les bons desseins deviennent rares, mais elles sont nos histoires.

— Encore de la politique, murmura Cocou Ounéhou.

— Pas nécessairement. Tenez, voici une de ces histoires : il n'y est question ni de rois ni de princesses, ni de mendiants ni de personnages mythologiques : les héros surhumains n'existent plus ; et le monde où nous vivons doit constamment affronter les faits. Or un jour, jeunes gens, jeunes filles et soldats africains revenant d'un long voyage étaient sur l'eau.

« C'était l'Océan !... L'immense Atlantique s'éten-

---

(2) Houénouho : mot fon (Dahomey) ; paroles, propos des temps révolus.

dait à perte de vue. Des vagues houleuses semblaient surgir de sa sombre profondeur. Plus d'un passager vomissait. Dans leurs hamacs de quatrième classe, les tirailleurs étaient comme des lapins morts. Les trépidations du paquebot leur faisaient rendre la bile, et tous se demandaient avec angoisse s'ils rentreraient vivants en Afrique.

« Il y avait deux ou trois jours, à leur départ de France, ils étaient fiers et boute-en-train à la seule idée qu'à la fin de la semaine ils reverraient la terre africaine, son soleil et leurs parents. Alors ils faisaient du bruit, manifestaient leur exubérance, dansaient en petits cercles aux sons des tam-tams, des flûtes et des violons nègres. Certains chantaient le chant du lac que des Européens vinrent enregistrer, tandis que d'autres Blancs, à leurs fenêtres de passagers de deuxième et première classes, les regardaient en rêvant des terres frétillantes de plaisirs faciles.

« Peu de gens osaient se lever de leurs lits ou sortir de leurs cabines. De rares courageux s'extirpaient de leurs draps, pour aller voir des ponts l'aspect furieux de l'Océan et le ciel alors moins gris que les jours précédents, mais ils paraissaient endeuillés... Puis le calme revint avec le début de l'après-midi. Les ponts recommençaient de s'animer, le soleil était radieux, le ciel bleu, la mer glauque. Tirailleurs et étudiants se remettaient à bavarder gaiement. Le mauvais temps avait fait naître une antipathie absurde entre les passagers ; mais tout était fini, l'hilarité revenue et des Européens, déjà, pestaient contre « le maudit navire qui lambinait », d'autres regrettaient qu'on eût passé au large des Canaries en pleine nuit, alors qu'ils eussent voulu les voir du bateau.

« Majestueux, le paquebot voguait avec assurance, fendait l'eau en creusant un vaste sillon de mousse et d'écume.

« D'habitude, par beau temps calme depuis qu'ils voguaient, après le repas du soir, tirailleurs et étudiants africains se livraient à des divertissements qui égayaient le bâtiment. Aujourd'hui, un lourd silence planait sur ce petit monde de Noirs. Un des leurs, Houngbé, était malade. »

A ce nom, toute la famille Ounéhou eut un haut-le-corps. La vieille grand-mère Tovêfon, la mère de Cocou Ounéhou, se leva, redressa son buste altier et déclara ne plus vouloir entendre parler de cet « être-là ».

— Reste, mère : peut-être que cette histoire, comme « celles d'autrefois », nous apprendra quelque chose sur le sens de la vie, dit son fils, presque suppliant, et elle se rassit.

— Nul ne savait de quelle maladie souffrait Houngbé, poursuivit le narrateur ; même le médecin n'arrivait pas à établir un diagnostic précis, mais il disait qu'il s'agissait d'un cas typhoïdique rare ; alors l'inquiétude ou plutôt l'angoisse se lisait sur le visage et dans les propos des passagers africains.

« Laurent Bah, que voici à côté de moi, s'était engagé dans le couloir menant au cabinet du docteur ; au fond, devant lui, était l'infirmerie peinte en blanc ; une pancarte invitait au silence, une autre portait : "Accès interdit". Mais Laurent frappa à la porte sans hésiter.

— Entrez, dit le médecin d'une voix épuisée.

Laurent l'interrogea du regard, à ce qu'il nous a dit.

— Le pauvre !... soupira le docteur Sombert, un quadragénaire qui paraissait à peine la trentaine. Il se leva, remonta son pantalon de flanelle grise ; sa chemise de coton fin à moitié boutonnée laissait voir sa peau très brune aux poils longs. C'était un méridional de taille moyenne, aux cheveux châtains.

— Son cas est-il désespéré ? ai-je demandé, intervint Laurent.

— Je ne sais pas encore, je fais mon possible et voudrais pouvoir le sauver, répondit le médecin.

« Nous allons voir le malade. Je tressaille en entendant Houngbé les yeux clos et en plein monologue :

« ... j'en conviens, Tôvignon : c'est ma faute si nous sommes aujourd'hui dans l'armée ; l'assassin de Kinhou aurait-il été puni si je m'étais solidarisé avec les clans de Dakô et de Djêdji ? Je m'étais mis de votre côté. Ahouna avait tué ma sœur, votre mère. Votre père ne vivait plus ; votre grand-père se prenait pour un vieillard civilisé et pacifiste ; en vérité il ne voulait pas avouer son impuissance dans la tâche que nous allions entreprendre. Je crois qu'il appréhendait surtout de se salir les mains... Tenez, voyez ce carnage où nous sommes enrôlés depuis quatre ans. Blancs et Noirs sont exterminés sans distinction. Croyez-moi, le peuple français aurait été anéanti dès le début des hostilités, si ces Blancs qui ont aussi apporté dans notre pays leur civilisation dont se réclamait ce vieillard malebête qui est votre grand-père, avaient croisé les bras sur leurs cœurs comme des dieux et étaient restés à regarder leurs ennemis sous prétexte qu'ils aimaient la paix. On n'a rien sans rien. L'excès d'indulgence est une marque de sottise ; et j'en avais assez de ces crimes obscurs toujours pardonnés dans nos régions. Voilà pourquoi je tenais à venger la mort de ma sœur, pour servir d'exemple aux perturbateurs de Zoumin toujours invisibles. Zoumin, qu'est-il devenu, notre Zoumin ? Le vieux Dakô n'a pas dû quitter Oussa pour rejoindre la ferme ancestrale d'où notre intransigeance l'avait expulsé. J'étais rocailleux mais je me sens comme un petit tas d'humus, et j'ai l'impression que des touffes d'herbe m'envahissent de

l'intérieur, ainsi qu'elles doivent avoir envahi Zoumin que j'ai quitté voici bientôt dix ans avec le sentiment que je ne les reverrais plus. Et pourtant, me voici de nouveau sur le vaste océan ; le navire m'emmène agréablement. "Tout n'est pas fini ! Je reviendrai !" Ce cri de révolte et de défi lancé à mon pays s'est métamorphosé en une réalité dont la forme se précise. Mais je ne suis plus le même homme. Ma jeunesse morte en Afrique a été enterrée en France. Et je suis seul, seul comme je suis né seul et mourrai seul... et pourtant la houle m'emporte vers la terre natale dont je transformerai la face. Je reverrai Zoumin, j'irai à Wésê, village de ma mère, je détruirai les dieux, je tuerai ceux du lac. Oh ! grands dieux du lac qui ne chantera plus !... Je guérirai les gens de la peur et ils vivront libres ! Oh ! libres merveilleusement !... »

— Héélu ! Héélu (3) ! murmurèrent les auditeurs. Certains se bouchèrent les oreilles.

— Cessez ce récit, dit Mme Ounéhou.

— Mais non, mais non, il faut que nous ayons le courage d'entendre jusqu'au bout la fin de Houngbé, dit l'oncle Akpoto soutenu par son frère Gbênakpon.

— Mais ce qu'ils disent est horrible, impie ! protesta la vieille Yaga.

— Calmez-vous, mère, Houngbé ne tuera pas les dieux du lac puisqu'il est mort, dit Akpoto.

Le calme revint et Cofi reprit la parole :

« J'allai voir Houngbé à mon tour. Il s'enflait ; on ne voyait plus ses yeux ; ses joues et ses lèvres avaient pris des proportions inconcevables ; son menton prognathe était dévoré par son cou enflé à tel point que le tout formait une seule masse avec la tête. Il se

---

(3) Interjection : Malheur ! Malédiction !

plaignait de migraine, de colique et de la faim, mais son estomac ne gardait rien de ce qu'on parvenait à lui faire avaler. Il avait le corps brûlant, mais se plaignait d'avoir froid. Une fièvre de charbon ardent le consumait et sa bouche desséchée était verte. Il s'agitait beaucoup ; l'infirmier commis à sa garde n'en pouvait plus de le recouvrir sans cesse de sa couverture. Le docteur Sombert non plus n'avait pas très bonne mine. Il veillait aussi et faisait faire des piqûres à Houngbé dont le corps naguère bien fait, bien musclé, était maintenant difforme et spongieux. A tout endroit de son corps que touchait le médecin ou l'infirmier apparaissaient des fossettes ; mais la peau, lentement, retrouvait ensuite sa forme. »

— La fièvre monte toujours, Maurice ? demanda le docteur à l'infirmier.

— 44, murmura celui-ci avec lassitude.

— 44 ? s'étonna le docteur.

« Il prit lui-même la température et se rendit à l'évidence. Alors il joignit ses mains d'un air accablé, baissa la tête et sortit. »

*
* *

« Une nuit profonde. L'Océan luisait sous un ciel à peine étoilé. Assis à la poupe sur une dune de cordages, les étudiants regardaient le sillon d'écume tumultueux argenté que le paquebot laissait derrière lui. Tous pensaient à Houngbé et de ne pouvoir lui être utiles les agaçait. Plus d'un essayait de prier, mais était beaucoup plus préoccupé par le malade que par les formules d'une prière.

— C'est à ce moment que je rejoins mes camarades et que Klingbé me demande :

— Où étais-tu ? On te cherchait depuis des heures, poursuivit Cofi.

— Je suis toujours sur le bateau.

— Tu as vu le docteur ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Pas grand-chose : cas thyphoïdique, mais Houngbé s'enfle.

— Il s'enfle ? s'exclama Klingbé dont les yeux se dilatèrent soudain.

— Oui, et c'est très grave.

— Pauvre Houngbé !

— Eh oui ! il est bien à plaindre, d'autant que le docteur ne cache pas son désespoir.

— Nous sommes à deux jours de Dakar, si le mal pouvait n'avoir aucune issue malheureuse avant notre arrivée ! dit Comlan.

— Crois-tu qu'on réussirait à le guérir à Dakar ? dit Klingbé.

— Dieu seul le sait...

« Ils errèrent longtemps sans plus savoir quoi dire du malade, puis ils décidèrent de rejoindre les tirailleurs agglomérés sur le pont de quatrième. A leur arrivée tous les yeux se fixèrent sur eux.

— Quoi de neuf ? demanda Sylla, un camarade de Dakar.

— Il s'enfle, dit Klingbé.

— Quoi ? s'écrièrent-ils de concert.

— Il s'enfle et délire, et le docteur n'a plus beaucoup d'espoir, précisai-je.

« Toutes les têtes se baissèrent ; un mauvais frisson parcourut le groupe ; le silence et la terreur les enveloppèrent. Tous se mirent à penser à la mort.

— Espérons qu'il arrivera vivant à Dakar, murmura un tirailleur.

— Il n'est pas Sénégalais, il est Dahoméen, dit un autre.

Qu'est-ce que ça peut faire ? L'essentiel est qu'il meure plutôt sur la terre africaine qu'en pleine mer, dit Djossou.

— Eh ! les Dahoméens, qui parmi vous connaît les parents de Houngbé ? s'enquit Sylla.

— Il n'a plus de parents, affirma Adanvi.

— Il me semble que si, car il recevait du courrier et en envoyait, dit un autre.

— Il s'exprimait assez bien en français, mais son orthographe était inimaginable et c'était moi qui m'occupais des lettres qu'il envoyait à sa maîtresse.

— En somme, aucune des lettres qu'il recevait ne venait d'Afrique ? interrompit Houssou.

— Aucune... Il m'a raconté sa vie et je suis sûr qu'il n'a plus personne au monde, sauf nous qui l'avions connu pendant la guerre et l'avons retrouvé à Diên Biên Phu, confirma Adanvi.

« Un petit groupe d'étudiants et de tirailleurs monta sur le pont de deuxième classe. Il était près de deux heures du matin. La lune, s'élevant dans le ciel alors pur et un peu étoilé, brossait l'horizon couleur d'or ; la mer, merveilleusement lumineuse, avait par endroits des reflets anthracite ; le paquebot fendait l'eau avec une émouvante majesté, et la plaine d'écume s'étalant derrière lui ressemblait à une mer de billes d'agathe. Tous paraissaient indifférents à la beauté de la mer, de la nuit et de la lune poursuivant son ascension. Ils faisaient des va-et-vient, parlaient parfois de Houngbé, se taisaient pendant de longues minutes, poussaient des soupirs puis se remettaient à parler du malade.

— Ça va mieux ! dit le docteur venu profiter de l'air frais.

« Tous l'entourèrent et s'enquirent pêle-mêle si c'était vrai que tout allait mieux.

— Il dort superbement et ronfle même. C'est la première fois que je le vois ainsi depuis deux jours qu'il est à l'infirmerie, dit le praticien, reprenant un peu d'espoir.

— Est-ce qu'il désenfle, docteur ? demanda Sylla.

— Pas sensiblement, mais il dort bien et c'est un bon signe, répondit-il et ajouta aussitôt :

— Mon Dieu, que la mer est belle et la nature émouvante à cette heure matinale !

« Et tous de contempler le ciel, la lune devenue un grand disque d'or et la mer inondée de sa lumière. Quelques instants plus tard, ils se séparèrent et allèrent se coucher.

*
* *

« Le jour revint et avec lui les activités du bord : balayages, lavages, cris et va-et-vient de l'équipage, T.S.F. dans les salles de séjour des premières et deuxièmes classes ; musique, jeux de palette et de quilles, etc.

« Des Européens en short, le torse nu, évoluaient partout dans le navire ; des jeunes filles en blue-jeans jubilaient au soleil en fredonnant des airs de jazz, des femmes étendues sur des transatlantiques dévoraient des romans. Les Africains semblaient moins moroses. Ils riaient, mais pas aux éclats ; ils s'agitaient, mais sans exubérance.

« J'eus d'ailleurs un mauvais pressentiment et je

rejoignis l'infirmerie : Houngbé continuait son interminable monologue.

« ... tout ce qu'on dit est vrai, même lorsqu'on croit l'inventer... C'était le jour où la Deuxième D.B. est arrivée en Normandie. La bataille, d'abord un peu indécise, a éclaté soudain ; mes deux neveux et moi faisions partie d'une troupe que l'ennemi attaqua à un endroit où l'on ne l'attendait guère... Tôvignon et Houéfa sont tombés sous mes yeux ; d'ailleurs, c'était à deux soldats européens que Houinsou et moi avions dû la vie sauve. Nous avions porté ce deuil jusqu'à la fin de la guerre. Nous aurions pu, après les hostilités, rentrer au bercail comme beaucoup de compatriotes, mais Houinsou voulait prolonger son séjour en France et je l'ai imité ; nous travaillions aux P.T.T. quand les troubles ont surgi à Diên Biên Phu. Nous nous sommes engagés ; on est mordu par la guerre comme par l'amour. Mais à quoi bon vouer un culte à la guerre qui n'est qu'une sottise, la pire que la vanité des hommes ait pu concevoir ?... Diên Biên Phu m'a enseigné cette vérité. Je devais revenir vraiment seul. Mon neveu a été égorgé devant moi sans que j'aie pu le venger. Cette impuissance m'a révélé qui je suis, et j'ai quitté Diên Biên Phu plus vaincu que je crois ne l'avoir été le jour où la police s'est emparée de moi au pied du bûcher où se consumait le corps d'Ahouna que j'avais réussi à faire évader de la prison de Ganmê... Oh ! je voudrais ne plus penser à rien de ça, Annette. Je veux bien recommencer ma vie. Quarante-cinq ans... qu'est-ce que c'est que quarante-cinq ans ? Je suis sûr de vivre... de vivre quatre-vingt-dix ans. Oui, rassure-toi, je vais tout oublier. Je vais tâcher de ne plus penser qu'à toi et à moi. C'est bête d'être seul quand on veut vivre... Si, si, je te le promets... Sur rien, ou si tu veux, sur la confiance que j'ai en toi. Il faut avoir confiance

en un Noir quand il vous accorde la sienne. Rien de solide ne peut être fondé sur la méfiance. Je te le jure aussi... »

« Le mauvais dé tombe soudain. On annonce la nouvelle aux étudiants. Ils en sont figés d'abord. Puis ils descendent d'un pas lourd sur le pont de quatrième où règne une atmosphère d'abattement total.

« Le bruit parcourt le paquebot ; tout devient calme. Le bâtiment semble filer moins vite. Le docteur Sombert revient parmi les étudiants et dit d'un air éploré :

— J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai même prié, et pourtant...

— Vous n'avez rien à vous reprocher, docteur ; nous avons suivi et vécu vos angoisses, vous avez été admirable de dévouement, un véritable médecin, dit Sossou.

— C'est terrible que tous les efforts que font les hommes pour s'arracher à la mort soient presque toujours vains, dit un jeune Européen comme dans un rêve.

Eh oui, c'est l'Évangile qui semble avoir raison de la science..., dit le docteur, serrant sa tête dans ses mains.

Il y eut un long silence.

— A-t-il encore ses parents ? demande le médecin.

— Il paraît qu'il n'a plus personne au monde.

— Que va-t-on faire de son corps ? dit Sylla.

— Dakar, que j'ai averti, a donné l'ordre de le confier à la mer ; nous serons vaccinés au large ; on vaccine déjà tous ceux qui viendront à bord demain.

— Être jeté dans la mer, quel triste sort ! dit Mme Ounéhou.

— Ce fut pourtant celui du corps de Houngbé, continua Cofi qui ajouta :

— Le groupe sortit de l'entrepont avec les effets du défunt ensuite confiés au docteur qui les expédia à la chaudière. Le calme qui s'était abattu sur le navire y régnait encore, les gens semblaient glisser les uns à côté des autres dans les couloirs et sur les ponts comme dans une maison mortuaire. Mais le ciel, à ce moment typiquement africain, était d'un bleu agressif ; le disque solaire, d'un pourpre indescriptible, se noyait à l'horizon. La nuit insensiblement enveloppait l'océan et le paquebot s'illumina. L'air était tiède mais les passagers, qui auraient voulu être en petite tenue sur les ponts, durent s'habiller correctement...

Toute la famille Ounéhou baissa la tête ; les vieilles grands-mères cachèrent leurs yeux dans leurs mains, Mme Ounéhou sanglotait, Cocou Ounéhou et ses beaux-frères, les bras croisés sur leurs genoux, regardaient dans le vide.

La voix de Cofi s'éleva :

— Eh bien ! je prends à témoin mes camarades réunis ici : ils ont tous vu et entendu ce que je vais dire encore : Fina s'était évanouie. Adjaï pleurait et errait comme une malheureuse lorsque vers vingt-deux heures, quelques Européens, ainsi que les Africains qui s'étaient joints au prêtre et au pasteur du bord pour prier, descendirent sur le pont de quatrième où on avait déjà apporté le corps de Houngbé emballé dans ses couvertures, ficelé et ligoté de la tête aux pieds. On lesta le paquet avec l'un des énormes morceaux de granit qui se trouvaient dans le navire et ne servaient jamais à rien.

« Le prêtre dit quelques prières, lut l'Évangile des morts, fit remarquer que "Dieu ignore les différences raciales. Tous les hommes sont ses fils, chrétiens ou païens, égaux devant Lui... De même que le véritable péché est celui que nous commettons en toute

conscience, de même la pureté de notre intention de vivre éternellement en Dieu est déjà un grand pas vers Lui. Lui qui sonde les reins et les cœurs tient beaucoup plus compte de nos intentions que de nos actes"... »

« Le pasteur à son tour fit entendre quelques versets de l'Évangile selon saint Jean ; il regarda le lugubre paquet et sentit, à ce qu'il m'a dit plus tard, ses entrailles se nouer inextricablement. Puis son cœur cessa de battre et il déclara avec une saisissante conviction que Houngbé n'était pas mort : "Nul ne meurt éternellement. Le Christ nous a donné la preuve de cette certitude : voilà pourquoi aucun chrétien ne peut dire adieu à cet homme, mais au revoir."

« Le silence retomba. Les Africains agglomérés autour du paquet le soulevèrent ensemble. Du haut des ponts beaucoup d'Européens, bouleversés, détournèrent la tête. Le corps de Houngbé disparut dans l'eau avec un étrange éclaboussement. Plusieurs Africains se cachèrent le visage dans leurs mains ; l'un d'eux s'écroula sur une banquette. Bokossa, un tirailleur dahoméen, incapable de contenir sa douleur, éleva sa voix dans une pathétique oraison funèbre :

"Aurivoi camara, aurivoi Houngbé ! Tu dis qué tu n'as plus pêsonne au Danhomin, mais Danhomin est glan et le monde aussi est très glan ; alo' peut-êt', j'irai voi ton pê ou ta mê ou ta sœu' ou quêqu'un des tiens au pays. C'est alo' qué jé lui dilai qué tu n'es pas mort à la guerre, ni à Diên Biên Phu, ni à la Flance, mais ici, dans lé bateau, sous lé soleil aflicain, tout d'un coup seuliment ! Adié Houngbé !" termina-t-il dans un douloureux sanglot.

« Voilà "les paroles d'autrefois" d'aujourd'hui ; elles traduisent l'éternelle tragédie de la vie », termina

Cofi et le groupe des étudiants se leva, remercia ses hôtes et sortit.

Demain, ils iraient peut-être aider un de leurs camarades à cultiver le champ de son père ; peut-être se reposeraient-ils ou se consacreraient-ils à leurs recherches de jeunes filles et de jeunes hommes instruits. Mais ils semblaient contents d'avoir laissé comprendre aux « grandes personnes » que Wésê devrait se débarrasser de la rouille des temps révolus, heureux d'avoir pu faire connaître le désir de Houngbé de guérir ses compatriotes de la peur, de tuer les dieux du lac.

Cette idée sacrilège avait bouleversé Mme Ounéhou à tel point qu'elle eut une nuit agitée par un rêve de sang et de crime.

II

Le soleil se frayait un chemin parmi les sommets arborescents. Le bourg, tentaculaire, enraciné sur le flanc d'une colline baignée par un lac d'un glauque presque transparent, surgissait de la lueur matinale telle une galère-fantôme.

De taille élancée, vêtue d'un *bubà* (1), drapée de pagnes en cotonnade imprimée et la tête serrée dans un foulard en soie de tons marron et jaune, Mme Ounéhou sortit de sa maison.

La toilette de Noussi était d'une remarquable sobriété. Elle tenait dans la main une bourse volumineuse en cuir chamois couvert d'arabesques aux dessins symboliques. Le front haut, l'air vif et souriant, elle avançait d'un pas rapide vers le lac où ses deux enfants et son piroguier l'attendaient pour le départ.

Enchaînée à un pieu enfoncé dans l'eau, une barque chargée de caisses et de ballots de tissus

---

(1) Mot yorouba : chemisette de femme, sorte de marinière.

imprimés roulait doucement, comme si le lac respirait et qu'elle suivait les mouvements de sa respiration.

D'une main, Mme Ounéhou releva ses pagnes à la hauteur du genou et entra dans l'eau ; l'onde, d'abord à ses chevilles, montait à mesure qu'elle allait vers la barque et atteignit ses mollets lisses aux muscles longs. Gbénoumi, sa fille, une petite beauté de douze ans, la débarrassait de la bourse tandis que Codjo, son fils âgé de dix ans, l'aidait à enjamber l'énorme pirogue.

Mme Ounéhou s'assit sur une des caisses bourrées de pièces de tissus, face à ses deux enfants aux grands yeux noirs installés l'un à côté de l'autre. Elle leur sourit, heureuse qu'ils aient été sages et ne se fussent pas, comme d'habitude, chamaillés avant son arrivée ; mais peut-être aussi parce qu'elle aimait les voir ainsi avec elle. Que n'avait-elle pu avoir d'autres enfants ! Elle s'était mariée avec l'espoir d'être, à trente-cinq ans, entourée d'une demi-douzaine de garçons et de filles...

Fanouvi le piroguier avait enlevé la chaîne de l'embarcation. C'était un homme petit et râblé, légèrement voûté par son métier. Habillé d'une culotte kaki et d'un petit pagne noué autour de la taille, le torse nu, debout sur le gaillard d'arrière, il commençait de faire avancer la pirogue.

La rive s'éloignait doucement à reculons. Cocou Ounéhou s'y tenait immobile : bel homme drapé dans un « kanvɔ », péplum tissé avec beaucoup de goût à Abomey ; il disait au revoir à son petit monde en agitant la main. Les enfants avaient regardé en arrière ; ils aperçurent leur père et lui crièrent ensemble :

— A ce soir, père !

— Je t'apporterai des bananes ! dit Gbénoumi.

— Et moi des goyaves ! dit Codjo.

— *N'so aï tché djo nou wé* (2), garde-le bien ! et ne t'engage pas trop quand les politiciens seront dans le bourg !

— Revenez vite ; je vous attendrai sur la berge ! répondit l'homme en retournant sur ses pas.

Le soleil émergeait du creux de la colline ; le ciel ce jour-là était d'un bleu terne, l'horizon encore légèrement souillé du sang d'une aube assez perturbée par des forces mystérieuses. Mme Ounéhou avait vu ce sang dans son sommeil ; durant des heures, elle avait fui devant ces forces métamorphosées en êtres réels qui la poursuivaient. Tout le récit de la veillée d'hier se déroulait sous ses yeux. Elle poussa un soupir et se mit à regarder les éperviers au plumage noir et blanc fendant l'espace de leurs vols tantôt majestueux, tantôt rapides et menaçants en poussant des cris de rage. Des martins-pêcheurs s'immobilisaient au-dessus de l'eau, s'avançaient brusquement d'un seul trait ; sans battre des ailes, ils allaient à gauche, puis à droite, descendaient soudain, rasaient la surface de l'eau, remontaient vivement. Puis la tête toujours baissée, l'œil aux aguets, ils plongeaient dans les vagues, en sortaient avec un fretin ou un carpillon au bout du bec...

La rive commençait de s'animer de ses activités coutumières. A genoux par groupes de cinq autour des petits puits creusés çà et là, des jeunes filles faisaient déjà la lessive. Nues jusqu'à la ceinture, elles se penchaient sur leurs bassines ou sur leurs calebasses, et leurs seins volumineux et fermes palpitaient par à-coups quand elles frottaient le linge.

Une mousse abondante et duveteuse, pleine

---

(2) Je te laisse mon cœur, ou je te confie mon cœur (traduit du fon).

d'images tel un kaléidoscope, débordait des cuvettes, s'étalait par terre et coulait lentement vers le lac où elle disparaissait. De temps en temps une lavandière se levait, plongeait son seau dans l'un des tronçons de vieux fûts de vin servant de margelles aux puits, l'en retirait et rejoignait sa place de sa démarche ondulante.

Un mélange de rires sonores et de chants narquois retentissait ; une gaieté juvénile flottant sur la rive faisait briller les yeux et les dents. Une lavandière aux grands yeux en amande fredonnait le chant du lac en étendant du linge...

Plus loin, assis en tailleur à même le sable sous des palmiers à huile ou des cocotiers, ou bien, pliés en deux sur leurs tabourets, des pêcheurs réparaient avec une remarquable dextérité leurs nasses ou leurs éperviers accrochés au bout d'une perche et ouverts sur de grands cercles de pieux. Les pirogues en mauvais état avaient été tirées à sec, posées à la renverse sur des tréteaux où leurs propriétaires les calfataient en chantant.

— Le soleil, i est avare aujourd'hui, fit observer un vieux, poivre et sel, qui, une main en visière, regardait le ciel.

— I n'en finit pas de s'lever, dit un autre vieux pêcheur en maniant son fuseau rapidement.

— C'est la saison, dit un jeune homme sans quitter de l'œil la nasse qu'il réparait.

— Y a rien à craindre tant que c'est pas voilé.

— C'est quand le lac i est couvert qu'y a beaucoup de poissons ; on resterait ben dessus, si c'était pas la trouille de s'égarer jusqu'au courant.

— J'espère que ça s'ra pas comme ça toute la journée, car j'ai rudement envie de monter dessus.

— Beaucoup y sont partis à l'aube comme mon

fils et moi on rentrait. Sacré lac, la pêche, elle est bigrement belle la nuit !

— Paraît, grand-père, que votre pirogue était revenue pleine de carpes.

— A moitié seulement ; y avait aussi des silures, des perches, quelques brèmes et des gardons ; mais les carpes, sapristi qu'elles étaient belles ! presque toutes des « trente centimètres ». Tiens, faudrait d'mander mon gars de t'montrer celles pour sa belle-mère ; les mulets aussi. Ah ! ceux-là, je me d'mande ce qu'i peuvent gober pour être comme ça.

— Oh ! tes mulets, c'est rien du tout ; t'aurais vu ceux de Kadja ! i en avait !... et gros !...

— Va donc chez chef de gare jeter pour un coup d'œil sur la carpe que j'ai vendue ce matin ! Elle est comme ça ! On dirait un gosse de dix ans.

— T'as encore attrapé un de ces monstres ?

— Parbleu ! le quarante-troisième depuis cinquante ans que je remue le lac.

— T'en as de la veine !

— Qu'est-y arrivé au fils Kadja, grand-père ? Paraît qu'on a dû l'emporter à Hâdoui sans attendre le train de l'aube.

— Oh, toujours même histoire : son père, i a été mordu par un brochet, faut ben que lui s'fasse fouetter par une raie large comme ça ; on aurait dit trois derrières de matrones réunis ; encore heureux qu'elle ne l'ait pas étouffé, le pauvre diable ; ç'aurait d'ailleurs été ben moche, surtout maintenant qu'*akô* (3) lui fait porter une de ces culottes !...

— Y a rien sans rien, pardi ! l'argent entraîne à

---

(3) *Akô :* mot fon (du Dahomey) ; il s'agit d'un jeu de cartes dont l'enjeu est l'argent.

jouer à *akô*, le lac s'acoquine avec la mer à l'embouchure et ça fait avoir des poissons des deux eaux.

— Ouais, mais quand ceux qui nous viennent de la mer s'en prennent aux hommes, vingt dieux ! i y vont pas de queue morte !

— Ni de gueule morte non plus, rassure-toi.

— Mais sans blague ! ce soleil, qu'est-c' qu'y fout aujourd'hui ?

— I doit être enrhumé.

— Et avec ça les mômes qu'ont pas peur de s'baigner.

— I sont comme les martins-pêcheurs : ça enlève les fretins sans se soucier du soleil.

Les passants, eux aussi, se demandaient pourquoi la journée ne s'annonçait pas encore brûlante ; c'était l'harmattan. Les enfants se trouvaient dans le lac d'assez bonne heure ; d'autres venaient grossir le groupe heureux et criard, entraient nus dans le lac, une main à plat sur leur sexe ; l'eau montait, encerclait leurs fesses charnues, atteignait leurs poitrines et ils s'arrêtaient, regardaient leurs jambes qu'ils voyaient déformées dans l'onde transparente et en riaient. Puis en cercles, garçons et filles commençaient à s'ébattre en s'envoyant des poignées d'eau s'éclaboussant sur leurs visages, pareilles à des éclats de pierres précieuses ; ils sautaient, plongeaient, se poursuivaient dans la nappe limpide, remontaient à la surface, le corps luisant et ruisselant de perles liquides, applaudissaient à grands cris et plongeaient encore ; ou bien, ils reformaient les cercles, sautillaient sur place en battant alternativement l'eau et leurs poitrines en chantant :

« Tôgbé o bé silépé,
Maman o bé silépé,

Bâbâ la dou gbinmin non ô !
Hou bou bou bou bouiiiiii ! » (4)

Le jeu terminé, les uns après les autres, la main de nouveau à plat sur le sexe, ils revenaient sur la rive, se précipitaient sur leurs pagnes, commençaient à claquer des dents, juraient et criaient à leurs camarades encore dans l'eau qu'il y faisait plus chaud que sur la terre ferme.

Certains étudiants les regardaient, souriaient de leurs plaisanteries en pensant au temps où eux aussi jouaient à ce jeu.

Le ciel légèrement brumeux et le froid leur avaient enlevé tout désir d'aller cultiver le champ des parents de Fina.

« Voici revenue la saison où le bourg vit des heures d'angoisse parce que le lac abrite des divinités dévoratrices d'hommes... Et pendant des jours, d'énormes sanglots secouent le cœur de Wésê... Eh quoi ! faut-il persister à craindre les tabous et les malédictions des vieillards même si Wésê vit dans l'insécurité ? De quoi la journée d'aujourd'hui sera-t-elle faite, car voici que le lac se recouvre de son voile des jours lugubres... »

*
* *

— Mettez vos pull-overs, mes enfants, l'harmattan n'est pas supportable sur le lac, dit Mme Ounéhou en ajustant son gilet.

Codjo et Gbénoumi enfilèrent leurs chandails

(4) Intraduisible.

rouges. La barque roulait, tanguait en fendant l'eau vivement. Ils aimaient ce rythme auquel ils s'abandonnaient. Le lac, s'étendant telle une plaine sans cesse creusée de sillons et couverte de longs ados qui se poursuivent comme dans un assaut, murmurait sous l'embarcation et on entendait des clapotis.

Le piroguier avait le visage grave : il plongeait dans le lac, puis l'en retirait à une cadence régulière, sa longue perche de bambou ruisselante d'eau qui coulait le long de ses bras aussi et tombait goutte à goutte sur le gaillard.

Face à lui, debout sur leur siège, les deux enfants regardaient le bourg ; le village natal continuait de s'éloigner à reculons sous leurs yeux. Ce paysage lointain, tous les huit jours depuis leur tendre enfance, ils ne se lassaient pas de l'admirer jusqu'à ce qu'il s'anéantît à l'horizon. Ils voyaient nettement les six bâtiments à étage en brique cuite ou en blocs de ciment construits çà et là sur les versants de la colline ; il y avait aussi de petites maisons avec leurs toits de tôle ondulée ou de chaume. De la distance où ils les apercevaient, elles leur paraissaient plus nombreuses que le bourg n'en avait.

— Voilà la maison de tante Adanlãlidé avec son toit brillant.

— Comment peux-tu la voir d'ici, Codjo ? La brume enveloppe le bourg.

— Si, je la vois !

— S'il en est ainsi, voilà donc celle de grand-tante Ahouyonsi !

— Et à côté, tu vois, juste-là, la maison couleur de banane mûre de grand-maman Yaga.

— Tiens, voilà celle des oncles Akpoto et Gbênakpon.

— Voici celle de tante Kindossi.

— Est-ce que tu aperçois la concession de grand-maman Tovêfon ?

— Oui, papa doit être maintenant avec elle ou parmi les politiciens, s'il n'est pas avec les étudiants.

Tout à fait au pied de la colline s'étendaient des hangars au toit de chaume. Vus de loin, ce n'était qu'une plaine voilée couverte de cônes noirs parmi lesquels les deux enfants déclaraient encore à l'envi qu'ils discernaient la hutte de leur maman et celles des gens qu'ils connaissaient.

— Aujourd'hui, c'est le petit marché, mais dans quatre jours, ce sera la foire du bourg et on s'amusera bien avec Poupou et Dâdjô.

— Moi, j'irai me baigner avec Comlan et Gé s'il fait beau temps.

— Et vous allez encore cracher dans les puits de Babagbénou.

— Chut ! Dada va t'entendre (5).

— Tiens !... de la fumée. On dirait que le train est arrivé.

— Bien sûr, mais ce doit être le petit train, car cette fumée est bien mince.

C'était en effet le Décauville ; le piroguier en avait perçu des sifflements et s'était rendu compte tout à coup que la barque n'avançait pas vite : à cette heure-là les passagers ne devraient plus rien voir de Wésê. Alors Fanouvi redoubla, tripla même ses efforts.

La perche rentrait dans l'eau avec un bruit sec et brutal ; le piroguier l'y enfonçait, s'y appuyait de toute la force de ses gros bras aux muscles courts, rétractés et saillants ; lentement et avec un mouvement de rotation, il tournait le dos à Noussi et à ses

---

(5) Dada, mot fon qui signifie : grand-sœur, grand-cousine ; mais il est aussi synonyme de maman quand celle-ci est jeune. C'est le cas ici.

enfants en continuant d'appuyer sur l'extrémité du bambou qui s'arquait légèrement ; il le retirait pour le replonger aussitôt dans les flots sans s'accorder le moindre répit. Alors la barque, fougueuse comme munie d'un moteur qu'on viendrait de mettre en marche, fendait le lac, franchissait les vagues à vive allure et paraissait rouler et tanguer à la fois. Son sillage n'était plus qu'une vallée de mousse que les enfants admiraient, maintenant que le panorama qui s'offrait à leurs regards s'était englouti derrière la ligne d'un horizon brumeux.

III

— Une tempête se prépare au fond du lac, dit Fanouvi.

— J'espère bien que non. Surtout à présent que nous ne sommes en vue ni du bourg, ni de Dêha, dit Noussi.

— Moi non plus je ne le souhaite pas, mais il y a du brouillard à l'horizon...

— Je le vois, mais il ne bouge guère.

— Si, Dada ; regarde-le, dit Gbénoumi.

— En effet, ajouta Codjo en parcourant des yeux l'eau couverte de pirogues de pêcheurs.

Les filets s'ouvraient sans cesse dans l'espace, disparaissaient dans le lac d'où les pêcheurs les retiraient grouillants de poissons. Le ciel ressemblait à un couvercle ovale posé sur le lac où mêmes les dieux ne se sentaient guère rassurés.

« ... La vie n'a aucun secret pour nous, nous avons cependant nos moments d'inquiétude, attendons à chaque instant le pire qui ne peut nous advenir que de la part des hommes ; que cherchent-ils ? Les secrets du monde, croyant fermement que ce sont les dieux

qui les détiennent. Le désir de posséder ces secrets les jette dans la lutte contre nous... Écoute, le vrai secret est dans chaque homme. Il suffit de savoir le chercher en soi. Ô aller profondément en soi !... Qui vaincra ? Les dieux mourront et les hommes poursuivront leur quête éternelle... Pour moi les jeux étaient faits depuis ce jour fatalement funeste devenu dans le bourg un jour légendaire. Où est la vérité ? Même le plus fin des hommes ne la saura jamais. Voilà votre lot... et moi j'attends le retour de mon époux pour un autre grand voyage : les dieux mourront mais continueront d'exister... »

Ce monde lacustre était clos avec son horizon de tous les côtés frangé d'un petit brouillard bleu bronzé.

Noussi regardait droit devant elle, suivait scrupuleusement la marche des nuages. Son cœur tantôt se gonflait de l'espoir que le mauvais temps n'évoluerait pas davantage, tantôt se rétrécissait d'angoisse à l'idée que le pire pourrait arriver. Elle mit discrètement la main sur sa poitrine pour mieux sentir les battements de son cœur et discerner s'ils exprimaient la peur ou la confiance. Chamade. Noussi essayait de se maîtriser en se tenant le buste droit avec un reflet d'héroïsme dans ses grands yeux noirs un peu tombants.

Son front brillait faiblement ; un frisson parcourut son menton volontaire ; les dix petits tatouages verticaux et parallèles, incisés deux par deux sur son front, ses tempes et ses joues depuis sa tendre enfance, étaient boursouflés, injectés de veinules comme le blanc de ses yeux. Énervée, angoissée, elle touchait sans cesse la petite torsade de perles blanches et noires rehaussant la souplesse de son cou d'un brun velouté.

— Tu as l'air de réfléchir, Dada, dit Gbénoumi.

Mme Ounéhou se ressaisit avec un haut-le-corps à peine perceptible ; un joli sourire, quoique inquiet, décrispait son visage et elle répondit qu'en effet elle

pensait aux étudiants, aux politiciens, mais surtout aux clients qui lui devaient beaucoup d'argent.

— Dès notre arrivée, tu courras dire à Bessan de venir me voir.

— Oui, Dada.

— Puisque nous serons là-bas avec un peu de retard, ce sera une bonne occasion pour surprendre Koudjêgan ; ainsi il n'aura plus le temps de faire dire par sa femme qu'il vient de sortir, déclara Codjo.

— Le mieux serait de voir d'abord s'il n'est pas du côté des vendeurs de « déhan » (1), son quartier général lorsqu'il n'est pas caché dans sa case, dit Gbénoumi.

— Toi qui es une amie de sa fille Zanmin, tu devrais faire une incursion chez lui, tandis que moi j'irai chez les vendeurs de vin de palme, puis chez les charcutiers où il se rassasie à force de manger une bouchée de viande par-ci, une bouchée par-là, dit Codjo en s'animant.

— Si avec tout votre stratagème nous ne réussissons pas à avoir Koudjêgan, c'est que nous ne mettrons jamais la main sur lui ! dit leur maman, heureuse de leur gentillesse, puis elle regarda de nouveau le brouillard en levant de temps en temps vers Fanouvi un regard chargé d'interrogation.

Les traits du piroguier se sont durcis davantage. Les sourcils presque réunis, ses yeux étaient devenus étroits et luisants ; la sueur coulait de ses cheveux crépus, perlait sur son visage crispé. L'horizon l'angoissait aussi ; qui plus était sa perche, chaque fois qu'il la plongeait dans l'eau, lui communiquait un langage mystérieux, code bien connu des pêcheurs rompus à leur métier. Les mains calleuses de Fanouvi

---

(1) Vin du palmier à l'huile.

s'agrippaient au long bambou, l'enfonçaient dans le lac alors d'un glauque sombre, tandis que sa bouche lippue murmurait des mots à peine perceptibles.

Il avait eu l'idée de demander à sa patronne s'il ne serait pas plus sage de rebrousser chemin, mais il s'était gardé de faire une pareille proposition. Il était au service de Noussi depuis bientôt douze ans, et la connaissait assez : rien ne s'opposait à la volonté de cette femme : elle avait décidé d'aller à Déhâ, de contraindre la plupart de ses grands débiteurs à rembourser leurs dettes, de porter plainte contre eux auprès d'Azioutoton, le grand chef, si des gens tels que Koudjêgan continuaient de filer comme des silures, et elle irait au bout de ses idées.

« Et puis il y a ces caisses et ces ballots lourds de pièces de tissus ; il faudrait bien en vendre quelques-uns. C'est de ça qu'elle vit la brave dame, et si tout marchait bien à Déhâ, j'aurais du pourboire en plus de mon salaire. Il faut y aller. Voilà pourquoi je prie les dieux afin que le temps se maintienne. »

Il priait en effet, mais les dieux commençaient de l'horripiler : ils étaient trop nombreux ; il ne les couvrirait tout de même pas tous d'offrandes, si le temps s'améliorait malgré les signes d'une tempête dont les soupirs montaient du lac !

Et le piroguier, pour la première fois de sa vie, souhaita qu'il y eût une hiérarchie dans la confrérie des dieux africains, de sorte qu'il pût y en avoir un tout-puissant au sommet de l'échelle. Conception assez sacrilège dont les dieux n'avaient pas dû apprécier l'humour : la surface de l'eau se ridait légèrement, le petit brouillard bleu bronzé prenait des proportions inquiétantes ; Fanouvi précisa les formules de la prière.

« Retenez les flots, maîtrisez leur criminelle colère s'élevant du fond du lac, grands dieux tout-puissants

qui avez présidé à ma naissance... Guidez mon bambou, ne rompez pas sa souplesse, menez à bon port la barque ainsi que sa charge, et j'immolerai pour vous coqs et poulets vierges ; et, s'il le faut, la première chèvre que mes yeux rencontreront sera aussi pour vous. »

La barque relevait la proue, franchissait à vive allure les vagues légèrement houleuses et crêtées d'écume. De tous les points de l'horizon, comme tout à coup livrées à un sombre courant, les pirogues des pêcheurs commençaient de se ruer vers les rives encore lointaines. Celles qui étaient trop chargées prenaient de l'eau au passage des grosses vagues ; alors les pêcheurs abandonnaient leurs perches ou leurs pagaies, saisissaient une petite calebasse, écopaient leurs embarcations prestement et se remettaient à pagayer de toute la force de leurs bras.

Les pirogues à moitié pleines dominaient mieux la situation en filant devant une tempête qui n'éclaterait pas, puisque le vent ne se levait pas et que le ciel se couvrait de brouillard et non de nuages.

La barque de Mme Ounéhou voguait majestueusement parmi ces petites pirogues effrayées zigzaguant sur le lac.

— Vous affrontez le brouillard, Madame Ounéhou ? dit un pêcheur qui rejetait l'eau de son embarcation.

— Il le faut bien.

— Que l'eau vous soit bonne !

— A vous aussi !

— Tu ferais mieux de regagner le bourg, Fanouvi ! dit un autre.

— Il doit être plus facile à toi qu'à nous de rejoindre la rive, que fais-tu là ?

— J'y vas !

— Que le brouillard te soit transparent !

— Vous n'en êtes encore qu'ici, Madame Ounéhou ?

— A la bonne heure ! Vous évitez de me rencontrer dans le bourg, mais je vous vois sur le lac !

— J'étais chez vous hier !

— Oui, comme chez quelqu'un qu'on est sûr de ne pas trouver à la maison.

— J'vous le jure, Madame Ounéhou !

— Osez jurer sur le lac ! Il vous engloutira à la première grande vague !

— Parlez pas de malheur, Madame Ounéhou !

— Et mon argent, vous attendrez le jour de ma mort pour me rembourser ?

— Oh ! non, j'ai jamais pensé à ça. R'gardez dans ma pirogue, j'vendrai tout ça dès mon retour au bourg et j'irai vous payer demain.

— N'attendez pas si longtemps, mon mari est à la maison !

— D'accord !

— Tout et pas un franc de moins !

— Craignez rien !... cria le pêcheur en poursuivant son trajet.

— Vous êtes fou ? hurla Gbénoumi à un pêcheur en train d'expédier ses poissons dans l'eau.

— C'est que j'en ai marre, ma mignonne !

— De quoi, petit père ? dit Codjo en regardant l'homme, ahuri.

— Tu les vois donc pas ? répliqua le pêcheur qui gémissait en jetant ses poissons par grandes poignées.

— Les plus belles carpes et les mulets, i sont partis d'eux-mêmes ! ajouta-t-il.

Il s'essuyait les yeux du revers d'une main et de l'autre dilapidait le fruit de plusieurs heures de fatigue. La pirogue du pauvre homme était plus qu'à moitié remplie de beaux poissons ; ceux dont il

déplorait les fuites et les gambades extravagantes étaient peut-être ses meilleures captures depuis vingt ans qu'il observait le lac, scrutait les mouvements des vagues avant de les couvrir de son épervier ou d'y déployer sa senne.

Ces poissons frétillants, à peine retirés du filet, reprenaient le chemin de l'eau ; ils sautaient, ondulaient dans l'espace et disparaissaient la tête la première.

La scène n'aurait rien d'absurde si l'homme lui-même ne contribuait au départ précipité des poissons. Il expédia une énorme brème par-dessus son épaule ; un gros mulet bondit à son tour ; de sa queue il fouetta le visage du pêcheur et disparut au milieu d'un grand jet. L'homme tomba assis au milieu de son butin, s'enfouit le visage dans les mains et se remit à pleurer à grands cris.

— Vous feriez mieux de couvrir vos poissons avec votre pagne et de rejoindre le bourg rapidement, même en culotte ! cria Noussi.

L'homme reprit courage, enleva son pagne et l'étendit sur une partie de la pirogue. Du coup, il exposait sa nudité.

— Oh ! s'indigna Gbénoumi en détournant le regard vivement.

— Le satyre ! dit Noussi tournant le dos au pêcheur.

— Nu comme un dieu ! Il doit être fou, fit Codjo.

L'eau emportait sa pirogue vers le bourg. La barque de Mme Ounéhou cinglait toujours vers Déhâ. Soudain, les efforts de Fanouvi devenaient excessifs ; ses muscles se bandaient à craquer, de grosses veines saillaient sous sa peau, criblaient son cou ainsi que sa large poitrine ; la sueur ruisselait sur son corps. La proue piqua brusquement dans un sillon puis se redressa d'un seul coup.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? dit Noussi.

— Le courant ! répondit Fanouvi contrôlant ses mouvements.

— Nous sommes pris dans le courant ? demanda Noussi saisie de panique.

— Ne nous énervons pas, patronne, supplia le piroguier avec sang-froid.

La peur telle une masse de pierre tombée du ciel s'abattit sur les passagers ; les dieux eux-mêmes, dans la sombre profondeur des eaux, appréhendaient la révolte des hommes.

« ... Je le sais... J'ai eu la vision d'une action formidable : un monde de carnage, de sang et de sacrilège où tout sera mis en morceaux parce que les hommes, bien que soucieux de construire l'harmonie universelle, contribuent sans cesse et comme malgré eux à briser le monde et à créer le chaos. Ô sang ! Sang qui coulera et se mêlera avec les flots, tu feras sangloter la terre : elle ne peut se passer des dieux... »

*
* *

— Y en a qui sont maboules, j'vous dis ! grogna un vieux pêcheur en fixant le lac.

— Quand on a été engendré sur le lac et mis bas sur la rive, vingt dieux, c'est tout de même pas pour rien ! répliqua un autre.

— M'est avis, mais enfin...

— Eh ! que racontes-tu ? T'aurais p't-être pas la trouille du brouillard si t'étais encore jeune, non ?

— Ben sûr que non, mais par les dieux du lac, j'aurais plutôt observé cette fumée humide avant de m'y fourrer.

— R'garde plutôt le petit au lieu d'écouter le tremblement de tes vieux os.

— C'est c'que je fais, pardi !

— Comment qu'i conduit ! ça m'donne envie de décrocher mon filet et de braver le brouillard.

— A ton âge !...

— C'est pas mon âge qui m'fait peur, c'est ma femme ; si j'tais veuf comme toi, vingt dieux, j' s'rais parti au premier chant du coq.

— Terribles les jeunes, ça m'fait pousser les piquants comme à un hérisson.

— R'garde !... I fouette la mélasse ; i va s'y engloutir.

Une pirogue franchissait les crêtes en progressant vers la rive, mais l'eau semblait aller à rebrousse vagues et ramenait la petite embarcation vers le large. Le pêcheur luttait. De la rive, les gens vivaient ses difficultés.

— I n'a pas dû partir ce matin.

— Sûrement qu'non ; j'crois pas avoir vu une seule pirogue quitter la rive.

— C'est Djigâ ; i était parti au premier chant du coq.

— C'est vrai, on s'est rencontré là-bas.

— Pourquoi ne pas rentrer de bonne heure comme tout le monde ?

— Lui, rentrer de bonne heure ? tu connais pas l'oiseau !

— Gourmand comme il est, avec ça cousu de picaillons !

— I a même prévu qu'y aurait du brouillard et qu'i f'rait une pêche de dieu.

— Va p'-t-être falloir aller à son secours.

— Tant pis pour lui !

— Moi, je m'f'rai pas d'nœuds aux viscères (2) à cause d'un goinfre.

— Parle pas comme ça, son équipe est là.

— C'que j'm'en fiche !

La pirogue fit une embardée. Soudain, celui qui ne voulait pas se déranger pour un gourmand sauta dans sa pirogue, d'autres se joignirent à lui et à vifs coups de rames, ils accostèrent le pêcheur en difficulté. Les deux embarcations revinrent sur la rive. L'équipe de Djigâ, rapidement divisée en deux groupes et à la file indienne, commença de tirer les cordes de la senne en fredonnant le chant du lac.

— Sapristi, c'est lourd !

— J'parie qu'i ne reste plus un fretin dans l'eau.

— Pour sûr, il a pêché le dieu et sa femme.

— On n'aurait pas l'air fin si le filet nous les amenait.

— Dites pas de sacrilèges, les « ahé » ! (3)

— On aurait intérêt à la boucler.

— Oui alors !

— Mais, nom d'un lac, que peut i bien y avoir dedans ?

— P't-être des cailloux.

Ils transpiraient, bavardaient, fredonnaient toujours l'éternel chant du lac en tirant les cordes à un rythme méthodique comme s'ils maniaient des rames.

— Le lac n'est pas beau aujourd'hui, dit Djigâ.

— Évidemment : ton filet en est lourd à craquer.

— Oh ! ne plaisante pas : le brouillard va faire des gaffes et y'aura du raffut tant qu'i aura des guignards.

— T'en sais rien.

---

(2) Ne pas se faire de nœuds aux viscères : équivalent de l'expression populaire : « ne pas se fouler la rate ».

(3) Ahé, mot fon, signifie : incroyant.

— J'aime mieux me taire.

— T'as intérêt, car les copains, ils ont leurs femmes à la foire et s'ils t'entendaient la frousse les saisirait et ils laisseraient choir tes cordes.

A ces mots, Djigâ changea de sujet de conversation, entonna un air moins mélodieux que le chant du lac, mais plus entraînant, repris en chœur par l'équipe qui ahanait.

O lomina,
O lodo houndé !
Azon houndé
Mido !
O lomina !
O lodo houndé !
Azon houndé
Mido !... (4)

L'immense filet sortait bourré de poissons argentés et frétillants sans cesse baignés de vagues qui déferlaient. La foule s'attroupait, jubilait, trépignait de joie et riait aux éclats. L'équipe de Djigâ était fière ; quelqu'un entama une autre chanson encore plus gaie, le rythme en était dynamique ; la foule la reprit en chœur. La lourde senne atteignit la rive :

Gbê wê mi gbê wé !
Sé, sé !
Gbê wê mi gbê wé !
Avou gbê wé,
Han gbê wé,
Soukpô gbê wé,
Tobi gnanhan bo gbê wé,

---

(4) Intraduisible, mais très poétique.

Gnilô démin !
Té nou té nou bâdou tô !
Mi gbê wê,
Ahan nou do hɔgbɔ tɔ !
Mi gbê wé,
Té nou té nou bâdoutô !
Mi gbê wé !...

Nous te renions ! (bis)
Tout à fait, tout à fait !
Nous te renions ! (bis)
Le chien te renie aussi,
Le porc non plus ne veut pas de toi.
Même la mouche te renie,
Et la ville tout entière s'est unie pour te renier
Y compris moi-même,
Car tu es un parasite, un pique-assiette.
Et nous ne voulons point de toi.
Quoi, tu te caches
Pour siroter de l'alcool incognito ?
Eh bien ! nous te renions
Pauvre pique-assiette
Nous te renions.

Un grand cercle s'était formé autour du fabuleux butin. Les parents de Djigâ procédaient déjà au tri, faisaient des tas et vendaient du poisson à grands cris, tandis que Djigâ, comme s'il ne pensait plus à sa fortune, regardait le lac, triste et rêveur.

— J'aime pas le brouillard ! murmura-t-il.

— Laisse le lac... va falloir encourager nos gens car ils s'énervent.

IV

La plupart d'entre eux se levèrent, se joignirent à la foule et commencèrent de crier avec elle :

— Votez pour Oussou et Mêhô !

— Votez pour Migan ! Votez pour Djêtô.

— Lansy est votre homme, voter pour Lansy, c'est voter pour soi-même !

— Méfiez-vous des usurpateurs ! Mêsan et Anani sont des enfants du pays. Habitants de Wésê, tous vos suffrages pur Mêsan et Anani !

— Tchéou est le fils le plus digne du bourg : il a fait ses études à Dakar, puis en France où il a tout abandonné, prêt à se mettre au service de son pays ! Votez pour lui ! Il y va de votre intérêt !

On hurlait partout ces slogans par lesquels chaque parti cherchait à en imposer à l'esprit des masses, afin de faire triompher ses candidats aux élections cantonales. Les élus monteraient à Ounôto, à Hadouï et à Hougobô. Là-bas, ils se feraient valoir dans les assemblées où ils prendraient la parole au nom de Wésê, mais surtout au nom du *parti*... Et déjà, on les

entendait dire : « La G.R. l'emporte, le P.D.W. hausse le ton et les citadins sont pour lui. »

— Ils sont archaïques, cousus de tabous et leurs cervelles ne pensent que par les totems. C'est le P.P.C. qui doit mener la barque.

— C'est notre avis à nous aussi : plus de catholiques, ni de protestants, mais des chrétiens ! L'union fait la force, quoi !

— Cette terre n'est pas chrétienne, elle est originellement *vodoũsi* (1), et c'est le P.N. qui y a droit de cité plus que tous les autres partis !

— Le P.N. ne représente pas les confréries des fétichistes que vous cherchez à enrôler.

— Le P.N. est une aberration.

— Le P.P.C. ? une absurde ingérence en terre africaine !

— Le Christ était venu pour le bonheur de tous les hommes ! L'Est vous apprend-il autre chose que le bavardage, la colère et l'incitation à la révolte ?

— Un peuple ne se soulève pas parce que les requins de l'Atlantique viennent dévorer les carpes de son lac : l'Est nous fait comprendre que nous sommes des hommes, et nous amène à prendre conscience de notre condition en putréfaction.

— N'empêche qu'au P.N. on crève de peur : on se rue dans la gueule des dieux du lac dès qu'ils commencent à crier famine... Ah ! vous êtes des drôles de gens : regardez vos lettrés : ils s'étonnent qu'on soit Africain et chrétien ; d'ici peu de temps, ils vous démontreront à coups d'arguties dialectiques l'inutilité des dieux, pour finalement vous convaincre

---

(1) *Vodoũsi :* mot fon, préférable à fétichiste et signifie adepte du Vodoũ.

de penser seulement par le PARTI, c'est-à-dire par l'U.R.S.S. ou par Pékin !

— Est-ce que votre Christ vous conseille le reniement et la destruction des traditions africaines ?

— Bien sûr que non, mais les traditions imbéciles devraient être anéanties ! Place au progrès !

— Ah ! c'est pour cela que votre âme aussi s'est modernisée et que vous vous appelez Martin et non Cossi ou Anoumou... Il est vrai qu'il n'y a pas de saint nègre au Paradis !

— Calmez-vous et soyez modérés ! cria quelqu'un dans la foule.

— Silence ! vous n'êtes pas plus modérés que les autres ne sont chrétiens, bande de réactionnaires !

On faillit en venir aux mains, mais chacun préféra coller les affiches de son parti, que d'autres venaient camoufler avec les professions de foi de leurs candidats. On s'épiait, on se fuyait puis on s'affrontait. Cocou Ounéhou s'était mêlé aux manifestants. Il avait noué son grand pagne autour de la taille et se multipliait.

Deux de ses enfants étaient en France d'où ils lui envoyaient des revues et des journaux ; Cocou Ounéhou les lisait, les commentait et complétait inlassablement ses informations sur les problèmes franco-africains et autres événements qui perturbaient le monde. Ainsi équipé, il passait pour l'un des hommes les plus écoutés du bourg. Mais on l'écartait avec astuce de toutes les places politiques ; on disait même que son zèle n'était pas tout à fait désintéressé, qu'il préparait le terrain pour ses enfants.

— C'est stupide ! Mes enfants sauront voler de leurs propres ailes.

— Ils ne voleront jamais à Wésé !

— Parce que vous êtes de petites gens : les grandes familles vous gênent.

Les gens de Hadomê — ainsi que ceux de Wésê qui en était un canton — avaient haï leurs rois ; ils méprisaient maintenant les familles aux noms prestigieux qui, à leurs yeux, étaient les plus dangereux survivants des féodalités heureusement abolies... Jamais un descendant des deux plus illustres familles n'entrerait dans une salle de réunion publique sans qu'aussitôt il y eût des suspicions seulement fondées sur les actes de ses ancêtres princiers.

Mais à Hadomê les classes prolétariennes, à peine arrivées au pouvoir, s'engouffraient dans une épaisse bourgeoisie où elles s'engraissaient prodigieusement. Alors elles bafouaient leurs camarades d'hier, sans pour autant cesser de crier que vraiment le féodalisme n'était pas mort, que les Ounéhou ne voulaient aucun bien au pays.

On reprochait à ces derniers d'être la plus grande famille, non seulement du bourg, mais de tout Hadomê. Les tout premiers, leurs ancêtres eurent des relations économiques avec des Brésiliens, des Européens et singulièrement avec les Français débarqués en Afrique au milieu du XVIIIe siècle.

Ennemis des rois sans tendresse pour leurs peuples, certains parmi eux devaient apprendre à boulanger afin de nourrir les Blancs qui entreprenaient la lutte pour « la pacification du territoire ». Un vieux document historique découvert en France révéla qu'un membre de l'illustre famille avait joué un rôle considérable dans l'expédition française au Dahomey. Sur l'intervention de cet homme, le général Dodds aurait modifié son plan d'attaque, et évité de « s'enfoncer et de s'enliser dans les marécages du littoral. Aidé par les princes, le général remonta la rive gauche de l'Ouémé, traversa à gué le fleuve de Tohoué, et put diriger son armée dans la direction du nord-ouest, sur Kanan ».

Mais tant de zèle valut aux Ounéhou, de génération en génération, un titre ultime : celui de « Traître ». Considérés comme des envahisseurs et des gêneurs, ils étaient assez souvent mis à l'index aussi bien par leurs compatriotes, que par des Européens qui ne parvenaient pas à les enrôler dans leur politique dirigée contre l'évolution des peuples africains.

Brandissant un énorme gong géminé qu'il faisait retentir à grands coups de baguette, un homme du P.N. entonna l'hymne célèbre du roi Béhanzin :

Agôôôô !... le soleil s'est à peine levé,
Et déjà le peuple dahoméen grille !
Je suis à peine au pied du trône !
Et déjà les Dahoméens sèchent de terreur !
Dites à la mer de reculer,
Car la terre va être trop petite
Pour les exploits de Gbêhanzin !

L'appel donna lieu à une réunion de nationalistes ; il y eut un colloque, puis ils se mirent à manifester dans les rues et dans les agglomérations où ils faisaient remarquer aux vieillards, ainsi qu'aux femmes qui n'étaient pas parties pour la foire de Déhâ, que seul le P.N. sauverait le bourg et tout Hadomê :

« Lui seul respecte les traditions et les coutumes ancestrales ; à preuve, aucun de ses membres ne va à la messe : pas de catholiques, pas de protestants ! Filles et fils de *vodoũsis* (2), nous restons fétichistes parce que nous ne nous acoquinons pas non plus avec l'Occident. Votez pour le P.P.C., vous serez christianisés et bernés. Irez-vous du côté du B.D.W. ? Vous serez enfoncés dans un dédale, vous serez gavés

(2) *Vodoũsis :* mot fon, synonyme de fétichiste.

d'arguties qui vous feront passer pour des étrangers dans votre propre pays ! Eh bien ! votez donc, et tous, pour le P.N. !... »

Les manifestants les écoutaient avec un sourire narquois : ils n'ignoraient pas que ce parti voulait se servir des masses vodoüsis comme puissance et moyen électoraux.

Cocou Ounéhou défit son pagne, le secoua et le ceignit solidement autour de la taille. Il en avait assez d'hésiter, de craindre ce qu'on appelait « scandale ». Et puis il avait regardé le lac et l'horizon lui avait paru louche. Il prit un autre grand pagne, l'ajusta à son torse, saisit sa canne d'ébène à pommeau en ivoire représentant une panthère serrant un chien dans sa gueule : emblème de son illustre ancêtre dont il avait hérité — outre une ruse congénitale tant reprochée aux Ounéhou — son esprit de lutte sans cesse nourri par une intelligence subtile soutenue par un caractère inébranlable. Il sentait dans ses veines la palpitation de ce sang formidable à cause duquel les rois du Dahomey exécraient ses pères, et, d'un pas ferme, il se rendit parmi les membres du P.P.C.

Ils ne furent pas très surpris : ils cherchaient l'opportunité de s'entendre avec tous les partis dont les programmes avaient des points communs avec le leur... C'était également le souhait du B.D.W. ; mais un sectarisme allant jusqu'au gâtisme, une technique politique sans avenir et un irrémédiable refus toujours opposé à toute idée neuve mettaient, dans ce parti, les membres les uns en face des autres comme d'inutiles forces nouvelles dans un pays misérable.

— Vous avez bien fait d'être venu, car il est temps d'agir dans l'unité, répondit-on à Ounéhou.

Il rejoignit les siens. Une heure plus tard, ce fut un véritable rassemblement du P.P.C., du B.D.W. et du G.G.R. qui avaient pour objectif : Travail, Foi et

Progrès. Maintien et culture des originalités nationales. Recherche de l'entente entre tous les Africains. Ce qui venait de les mettre d'accord, bien que cette collaboration sur le plan électoral ne dût jamais les réduire à un parti unique, était vraiment peu de chose, mais ce peu sans quoi rien de viable ne pouvait être créé parmi les hommes...

Les trois partis ainsi unis placardaient leurs affiches où figurait une profession de foi sous le sigle R.G.D.W. La masse du nouvel organisme soutenait ses candidats, ses slogans étouffaient les hurlements de ses adversaires. Pris de vitesse et soudain dispersés, ceux-ci ne savaient plus comment affronter cette ravageuse marée d'hommes et de femmes qui semblaient sourdre de tout le bourg. Ounéhou était heureux.

— On ajoute votre nom à ceux des autres candidats !

— Jamais ! Vous allez tout ruiner : le coup que nous venons de réussir est peut-être une rareté dans l'histoire politique de notre peuple. Il suffirait que je sois candidat pour qu'on parle d'un retour des grandes familles au pouvoir.

— Vous avez peut-être raison.

La campagne battait son plein, la nervosité gagnait la masse, les vendeuses en arrivaient à oublier leurs marchandises et à longuement parler politique comme d'une industrie capable de changer la face du bourg...

Si le brouillard se dissipait, si le lac ne chantait pas et si les gens partis pour Déhâ rentraient, la campagne électorale et la création du R.G.D.W. seraient le clou des conversations de ce soir-là.

Cocou Ounéhou ajusta son péplum. Il aurait voulu faire sentir, en quelques mots, combien il souffrait des préjugés et des méfiances de ces nou-

veaux venus dans les affaires du pays, mais il se tut. Son désir était de tenter une action longtemps méditée par laquelle il prouverait la bonne volonté des classes haïes, qui, après tout, n'étaient pas responsables de ce qu'on s'obstinait à appeler « les fautes de leurs ancêtres ». Il venait de révéler l'absurdité de l'ostracisme où la racaille des gens dits évolués l'acculait et il s'en sentait porté aux nues. Mais le lac s'obscurcissait et l'angoisse gagnait son âme. Il se raidit, maîtrisa sa peur et cria devant le peuple du petit marché :

— Camarades et amis !... Dans quatre jours, vous serez appelés à élire vos conseillers cantonaux. Eh !... Allez-vous voter pour ceux qui vous privent de lumière et vous obligent à vivre de rien ?

— Jamais ! hurla la foule.

— Allez-vous couvrir de vos suffrages ceux qui vous conseillent de vous fourrer dans la gueule des dieux qui ont déjà dévoré vos femmes, vos maris, voire vos enfants ?

Ce fut alors un brouhaha où les réponses étaient plutôt indécises, car il y avait dans la foule des adeptes d'une secte particulière, et ils n'osaient pas se prononcer ouvertement.

— Eh bien, donc !... Camarades et amis de Wésê, le R.G.D.W. est votre parti. Votez pour ses candidats et vous serez des femmes et des hommes heureux ! Votez pour le R.G.D.W. et le lac ne...

Un énorme applaudissement emporta le reste de sa phrase.

Heureux hasard : c'en aurait été fait du nouveau parti si on avait entendu le dernier mot de cette harangue. Dire à une ville jugulée par la peur des dieux que le lac ne chanterait plus, si tout le monde soutenait une fusion d'idéologies dont une partie, quelques heures plus tôt, était traitée sans indulgence

de « politicanaille » par les autres ! La foule aurait manifesté sa réticence et demandé des explications à Ounéhou qui aurait été assez gêné d'être explicite : il n'irait tout de même pas se démentir et prétendre qu'il s'agissait d'un simple bluff électoral. Mais sous-entendait-il que les partisans du R.G.D.W. tueraient les dieux ? Sacrilège ! Du coup le P.N. et les réactionnaires de la D.R.W. auraient les coudées franches, soulèveraient la masse de la secte des dieux du lac. Une seule phrase leur suffirait : « Initiés, on veut vous exterminer : le nouveau parti est celui des tueurs de dieux ! »

Naturellement, il y eut des inquiétudes et on s'interrogeait.

— Avez-vous entendu les derniers mots de son appel ?

— Non.

— Moi non plus.

— Ce devait être une très bonne idée puisque tout le monde a applaudi.

— Oh ! pendant les campagnes électorales, le peuple applaudit à plus d'une ânerie.

— Ounéhou n'est pas homme à dire des sornettes.

— Oui, les grandes familles... Méfions-nous-en !... Drôle d'engeance que celle-là ! Pas très malins, mais des subtilités, ils en ont à revendre.

— On pourrait lui demander des éclaircissements.

On l'aborda.

— Dites donc, Ounéhou, on n'a pas très bien compris la phrase terminale de votre beau discours.

Cocou Ounéhou y avait réfléchi depuis, aussi dit-il avec une aisance princière que le lac ne... serait plus un simple cours d'eau où les pêcheurs passeraient des nuits entières à jeter leurs éperviers, mais au contraire,

une des sources industrielles de Wésê. On respecterait les dieux, tant qu'ils n'entraveraient pas les activités démocratiques de notre ville... Les poissons du lac seraient vendus dans tout Hadomê, on intensifierait l'industrie du poisson salé qui serait expédié vers d'autres pays ; car ce magnifique cours d'eau serait exploité selon les méthodes nouvelles de la technologie européenne. Voilà un des buts de notre parti.

On l'approuva et sa précision fut vite propagée. Tout le monde en parlait sauf les membres du P.N., de la D.R.W. et les étudiants. Ces derniers n'étaient ni pour, ni contre aucun des partis et les regardaient tous avec indifférence.

— C'est tout de même navrant, on dirait que l'Europe où nous vous envoyons vous instruire fait de vous des esprits bornés ou atrophiés !

— N'accusez personne d'autres que vous-mêmes : il n'y a guère longtemps, vous nous reprochiez notre dynanisme que vous appeliez exubérance, « perturbationnisme »... Nous avons décidé de ne plus nous mêler de vos histoires, et vous voilà encore en train de nous critiquer, qu'attendez-vous de nous ? dit Cofi.

— Il faut aller au fond du problème : vous devenez méfiants dès notre retour au pays parce que nous ne voulons pas suivre une politique du mouton, précisa Laurent.

— C'est vrai, mais ce n'est ni parce que nous vous redoutons, ni parce que vous n'admettez pas le point de vue de vos aînés, mais parce que nous nous demandons si ces études que vous ne finissez pas de poursuivre ont des buts pratiques, dit un homme du nouveau parti.

— En termes clairs, vous êtes désolés de ne pas pouvoir nous arracher à nos études pour faire de nous vos hommes de demi-mesure, qui deviennent des

carriéristes de votre politique de paon ? déclara Kouassi.

— Vous êtes pénibles.

— Peut-être, mais regardez ceux de nos camarades appâtés, puis capturés dans les arcanes de votre politique : des jeunes gens pleins de bonne volonté, animés du désir de rendre au pays des services d'ordre technique et intellectuel ; que sont-ils maintenant, sinon des âmes molles dans des corps obèses alourdis par la bonne chère ?

— Et tous portent lunettes, barbiche et ne pensent qu'à l'argent, aux voitures, aux beaux pavillons et aux femmes.

— Ce n'est pas vrai !

— Si... Vous vouliez faire d'eux des hommes à votre aune. Nous, nous voyons en eux seulement des pleutres parlant tantôt de liberté et d'indépendance nationale, tantôt de sacrifices à faire aux mânes !... Mais liberté de quoi quand on a peur des divinités ? dit Klingbé.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Pense un peu à ceux qui les ont attirés par de belles promesses, des titres ronflants et de l'argent : tous des hommes sans culture, mais gainés, malheureusement, de pouvoirs électoraux par lesquels ils en imposent à nos dirigeants politiques même les plus évolués et les plus habiles.

— Oui, c'est cela le malheur de Wésê.

— Et quel disque nous fait-on entendre quand on cherche à nous inciter à la révolte, nous qui ne sommes ni moutons, ni paons, mais des excentriques comme ils disent : « ... Méfiez-vous de l'Europe, elle prépare la destruction de l'Afrique noire. » Nous objectons : vous raisonnez ainsi parce que vous nous soupçonnez de ne plus croire aux valeurs de la terre natale et de nous en éloigner, tandis que nous, nous

vous reprochons de vous enliser aveuglément dans ces valeurs que vous êtes incapables de faire connaître à d'autres peuples. On réplique en biaisant afin de citer des vérités premières : « Une élite coupée de la masse et qui se désintéresse d'elle ne sera qu'une caste sociale égoïste et manquant d'esprit humain. » Or, ceux qui nous tiennent ce langage sont précisément ceux qui nous obligent, par leurs attitudes de parvenus, à nous couper de la masse ou à nous en éloigner, dit Zinsou.

— C'est aussi l'argument du P.N. Selon lui, l'Europe arrache à l'Afrique ses élites, et quelles élites !

— Ils ne sont pas à une énormité près au P.N. Ces gens se disent nationalistes, mais ne comprennent pas que l'Afrique n'ait pas encore adopté les méthodes des démocraties populaires. Ils vont plus loin : toute originalité nègre révélée par ceux qu'ils appellent *les intellectuels* est traitée de fadaise ou de sottise, sous prétexte qu'elle n'est pas révolutionnaire.

— Ils sont fous au P.N... Ni l'Ouest, ni l'Est ne réussira à tuer l'Afrique : c'est par nous-mêmes que nos pays seraient ruinés si certains des nôtres ne cessaient leurs vanités nourries d'anarchie morale.

— Ton augure est sombre, Laurent.

— Je suis de son avis : le fatras des idées, les malentendus politiques suscités par les problèmes de personnes et les intérêts particuliers, invitent à un réalisme devant lequel on aurait tort de jouer les autruches, ou de chercher les fausses et pernicieuses douceurs que nos augures dissimulent sous leurs ailes comme font les casoars.

— Vous êtes impitoyables, jeunes gens ; mais que pensez-vous du nouveau parti ?

— Le R.G.D.W. ? Je ne fonde plus mes espoirs sur rien de ce qui naît à Wésê, dit Cofi, puis la révolte le mordit aux entrailles.

Alors, regardant bien en face son interlocuteur, il vit tout à coup dans ses yeux de crapaud-buffle la signification même de tous les gens de Wésê qu'il était décidé à traiter de haut et il s'écria :

— Vous qui décevez la jeunesse parce que vous n'êtes rien, n'avez rien et faites du pouvoir votre point d'appui, le jour viendra où vous entendrez dans un sombre crépuscule vos oreilles siffler de l'énorme rire de la décadence. Alors, ce sera la débâcle !

— J'ose être un peu optimiste : le R.G.D.W. ira loin s'il est dirigé par des hommes efficaces qui n'ont besoin de rien, conclut Ayao.

V

Ils étaient habillés à l'africaine et poursuivaient leur promenade quotidienne, après quoi ils se réunissaient — quand ils n'étaient pas aux champs ou à la pêche — chez l'un d'entre eux pour bavarder à bâtons rompus.

Ils traversèrent un des endroits les plus curieux du bourg, clairière de palmiers à huile et de cocotiers dominés par des baobabs et des fromagers. A la chute du jour, des vieillards venaient s'asseoir au pied de ces arbres et palabrer tard dans la nuit. Au milieu de la place se dressait un énorme *loko*, arbre-vodoû sur lequel perchaient des hiboux et des chats-huants, « oiseaux de sorciers », ainsi que d'autres rapaces nocturnes dont les cris répandent l'angoisse dans les cœurs.

Le pied de cet arbre, aux puissantes racines émergées de la terre en contreforts cloisonnés ou à califourchon les unes sur les autres, était jonché de calebasses, de jarres, de viscères de volailles et de porcs, de fioles d'huile rouge, d'agressifs pénis de bois enfoncés dans le sol et d'autres objets amoncelés à cet endroit

par des gens qui avaient peur des sorciers et sollicitaient la protection de l'arbre vodoü.

— Alors, tu ne sors pas aujourd'hui, demanda Cofi.

— Je travaille pour Jean-Paul.

— Tu es toujours sa fiancée ? s'enquit Ayao.

— Pourquoi pas ? dit Adjaï.

— Je te croyais guérie de cette aventure, d'autant plus que personne ne t'avait entendue parler de Jean-Paul à bord du bateau, dit Ayao.

— Je t'en prie.

— Tu as tort : il te plaquera quand on lui aura fait remarquer s'il n'a pas honte de s'apparier avec une négresse ; alors il rougira et te dira : « Va-t-en avec les tiens ! » et tu seras une Doëllé.

— Oh ! Je t'en prie !... Il y a deux ans que tu me rebats les oreilles de tes propos méchants... Et puis, que je te le dise tout de suite : je déteste les inductions à la Doëllé, procédé didactique dont je n'ai que faire, qu'il émane d'un écrivain européen ou d'un romancier africain.

— Ne t'énerve pas.

— Que fais-tu ? De la sociologie, évidemment ? dit Laurent.

— Non, je traduis des mots africains que je vais envoyer à Jean-Paul. Regarde si c'est exact.

— ... Brrrrr !.... c'est rudement compliqué, mais il est vrai que tout devient facile lorsqu'on est amoureux ! Écoute, ma petite Adjaï, laisse le *fon* et viens avec nous.

— Oui, il a raison, viens voir la tête de nos manifestants.

— Ils ne m'intéressent pas.

— Vraiment ?

— Tu ne le savais pas ? J'aime la politique passionnément, mais je hais la racaille qui conspue les

compatriotes désireux de construire le pays et brigue ensuite les pouvoirs. Regardez-les un peu : tous des démagogues et des prévaricateurs prompts à ruiner le pays. Je les exècre depuis que j'ai saisi leurs jeux. Avez-vous remarqué qu'avec leurs ordres, les malins qui ont su tourner leurs vestes et se sont mis à leur service sont devenus des espions ? Ils lisent nos lettres qui passent par leurs mains, les détruisent parfois, rédigent sur nous des rapports pernicieux sur lesquels on se base pour nous juger ou pour nous supprimer la bourse. Certains ont cru que mes parents n'étaient pas au courant de mes relations avec Jean-Paul, alors ils ont constitué tout un dossier sur nous. Les lettres sont là ; mes parents me les ont données. C'est inconcevable. Après avoir crié que trop de Noirs épousent des Blanches, ils en sont à déplorer les mariages entre négresses et Blancs ; ils essaient de tourner contre nous parents et dirigeants politiques... Mais qu'est-ce qu'ils attendent de nous ces faux prêtres de l'amitié franco-africaine ? Et puis il y a aussi ces prostituées parisiennes, aptes à coucher avec vous afin de vous arracher des secrets ou des propos qu'elles communiquent ensuite à nos ministres ; la tante de Jean-Paul est de ces femmes que je commence à connaître pour les avoir rencontrées dans des cocktails. Vous feriez mieux de vous méfier de ces femmes à qui vous écrivez et contre qui Jean-Paul m'a déjà mise en garde ! termina-t-elle, essoufflée, laissa son travail en carafe et les suivit.

*
* *

L'horizon s'embrumait davantage ; les habitants du bourg étouffaient de peur et s'interrogeaient du regard.

— C'est bien, la politique, mais il y a des vies humaines sur le lac, dit une femme du marché, qui n'en pouvait plus de rester silencieuse.

— Si vous croyez que ces gens-là se soucient de ce que vous appelez vies humaines !

— Oh ! si, car ils ne sont pas plus courageux que nous, et j'en ai la preuve maintenant que mon mari s'est confié à moi ; imaginez-vous que Boko se révolterait si le lac chantait, et qu'il ne voterait pas si un seul homme disparaissait encore dans le courant d'ici le jour des élections.

— Ah oui ?

— Parbleu !

— C'est aussi l'avis de mon mari.

— Et pourtant ils continuent tous leurs propagandes vers les autres villages !

— Il le faut bien.

— C'est ça la politique : on est souvent amené à agir contre sa propre volonté...

— Pour ramener tout à soi finalement, dit un étudiant.

— Il faut être cinglé... Ils feraient mieux de s'occuper du lac, dit Adjaï.

— Ah ! le lac vous intéresse malgré les bonnes paroles que vous avez apprises chez les Blancs ? dit une femme.

— Oui, en ce sens qu'il faut en finir avec les légendes, répliqua Fina.

— Ce qu'on appelle légende a souvent certaines vérités à son origine, dit une autre femme.

— Ça, c'est vrai : ma grand-mère m'a dit que les dieux étaient deux jeunes gens comme vous, renchérit une autre.

— Oui, deux fiancés contrariés par la maladresse de leurs parents, ironisa Cofi.

— On ne devient pas un dieu parce qu'on a été éconduit, voyons, dit Adjaï.

— Aucun d'eux ne l'a été par son partenaire, car ils s'aimaient, ce qu'on appelle aimer, dit la vendeuse.

— Alors, ils n'avaient qu'à se marier ! s'exclama Adjaï.

— Ah oui ?

— Bien sûr ?

— Quelle génération ! c'est le libertinage qu'on vous enseigne à l'école ?

— La liberté ! s'écria Cofi.

— Les enfants ont raison. Si nous avions été éduqués comme eux, nous n'en serions certainement pas à redouter le chant du lac, dit un homme parmi les gens déjà réunis autour d'eux.

— Quel rapport il y a entre les dieux et le chant du lac ? demanda Laurent en pensant aux dernières paroles de Houngbé.

— Mais, ce sont les dieux qui chantent dans le lac !

— En somme, ils ne sont pas morts, vos dieux ?

— Ah ! vous ne connaissez rien de votre pays !... Pour les profanes, les dieux sont morts, pas pour les initiés.

— Je ne comprends pas. Les fiancés étaient des dieux. Ça, je le veux bien : quand on aime et qu'on est aimé, on se sent comme un dieu, s'il y en a. Mais que ces dieux soient morts pour les uns et ne le soient point pour les autres, vraiment ! dit Fina.

— ... On dit qu'il y a très longtemps, peu après la création du monde par Dada-Sêgbo (1), il y avait deux jeunes fiancés de dix-neuf ans. Ils s'aimaient,

---

(1) Dada-Sêgbo : ancêtre mythologique chez les Fons, parfois confondu avec Dieu.

mais leurs parents s'opposaient à leur union. La veille du jour où ils devaient se marier — si leurs parents avaient été consentants — ils partirent se baigner dans le lac et on ne les revit plus. On consulta les dieux et ils répondirent :

« Ces jeunes gens n'étaient pas des hommes mais des dieux eux aussi ; leur place n'était pas parmi vous, mais auprès de nous. Dans peu de temps les hommes commenceront à parler d'eux. »

Or, quinze mois après la disparition des fiancés, on entendit, venant du lac, des aboiements suivis d'un air musical. De nouveau on consulta les dieux. Leur réponse ne se fit pas attendre :

« C'est la voix des fiancés. Le lac chantera désormais et des gens disparaîtront. Toute une suite de générations paiera pour l'intransigeance de parents indignes. Voilà votre lot. »

— C'est touchant ! Une jolie fable fondée sur des idées superstitieuses. C'est ce qu'on appelle être près de la nature. Je crois que le bourg gagnerait à se débarrasser de ces faux dieux, dit Adjaï.

— Pardon ?

— Je m'explique : je m'étonne que les politiciens de Wésê ne cherchent pas à guérir d'abord leurs électeurs de la peur des dieux.

— Tais-toi ! s'écria une des interlocutrices en se bouchant les oreilles.

— Ne parlez plus jamais ainsi, jeunes gens, entendez-vous ? supplia une vieille femme.

Le groupe s'éparpilla aussitôt ; les gens recommençaient de crier leurs marchandises ainsi que tous les autres vendeurs du marché. Mais leurs voix étaient sans enthousiasme, neutres, et leurs traits chargés d'interrogation exprimaient l'angoisse. Ils se regardaient à la dérobée ou plongeaient leurs yeux dans le vide et n'osaient pas demander aux uns et aux

autres quelle triste tragédie se préparait encore derrière cet immense rideau de brouillard qui s'interposait sans cesse entre le bourg et le lac.

— Venez voir mon étalage, venez, venez, ve... nez... s'élevait de temps en temps une sorte de psalmodie.

Personne ne venait : on n'achetait plus rien. Les premières heures de la journée avaient été perturbées par les politiciens. A peine étaient-ils partis que la foule s'aperçut que le brouillard s'élevait de la terre et enveloppait le lac. Tout se passait comme si ces commerçants, venus à pied de plus de quarante kilomètres à la ronde, s'étaient déplacés pour rien. Incapables de supporter davantage la peur dont ils sentaient la lourde oppression, ils se mettaient à ranger leurs éventaires, ficelaient leurs balluchons, leurs paniers et leurs couffins, s'en chargeaient et reprenaient le chemin du retour.

— Mieux vaut partir qu'attendre inutilement.

— Ce n'est pas ça que je fuis, mais la fin du brouillard.

— Ça se termine toujours mal.

— Les enfants avaient raison : pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ?

— C'est l'ordre établi.

— J'en ai assez ! Il faut bousculer l'ordre établi !

— Vous vous révoltez comme une gosse !...

— Il y a cinq ans, c'était ma sœur.

— Je vous comprends.

— Oui, mais jusqu'à quand ? Hein, jusqu'à quand ?

VI

« Trop de cris nous parviennent de la terre aujourd'hui...

« Que se passe-t-il ? Je suis inquiète. En sortant du rivage rocheux et abrupt de notre demeure des eaux, mes pieds ont heurté un banc de coquillages. Qui a placé cet obstacle sur notre chemin ? L'avais-tu vu ? D'où est-il venu ? Pourquoi est-il là ? Oh ! je suis angoissée, mon ami.

« Rien ne doit tourmenter le cœur des dieux.

« La terre est loin, la terre est cruelle, oh ! terre barbare. Je l'ai revue à travers les eaux : ravins, vallons, rivages et monts où nous nous promenions. Chaque chose conserve encore sa place, et je regrette le sommet des promontoires qu'éclaboussent les houles des jours de tempête, la berge s'étendant au-delà où broussailles, buissons et bosquets recouvrent la terre argileuse et dure. Te souviens-tu des rivages où le lac forme d'innombrables anses et baies gracieuses entre les avancées de cron et de joncs géants ?...

« Il ne faut pas s'attacher au passé. Nous fûmes des hommes, nous sommes des dieux.

« Comment ne pas s'attacher à la terre où l'on a vu le jour ? J'ai tristement posé ma tête sur la danse phosphorescente des flots. Rêve ou réalité ? La course glissante des vagues m'a fait voir le bourg dans des intermittences d'ombre et de lumière. C'est un mauvais signe. Les hommes sont agités, le brouillard s'élève et nous sommes en danger. Que ne sommes-nous sur la terre !

« Je le sais, je le sais : être dieux n'est pas une sinécure, mais jamais être humain n'attente à une vie divine ; la révolte des hommes contre nous n'est qu'une vanité. Calme-toi, mon amie.

« Regarde ce coquillage, il est cristallin et nacré. Quel est ce mouvement à rebours ? La marche dansante des vagues n'accumule pas sur le seuil des demeures du fond des eaux, les débris arrachés aux sinuosités des roches ; elle les rejette plutôt sur les rivages mollement allongés et luxuriants d'arbres et de verdure... Tu as l'air de trembler aussi...

« Non, un dieu ne tremble pas.

« Le temps se trouble, l'immense cœur des eaux palpite sous mon ventre... Entends-tu le rythme chancelant des vagues et leurs confus clapotis ? Brouillard dans les airs, tempête dans la vaste matrice de l'onde profonde ! Énormes sanglots dans l'abîme des flots où se précipite le murmure angoissant de l'écume. Tant de signes, tant de dangers. Que va-t-il advenir de nous ?

« Rien, aucun homme ne s'avisera de lutter contre les dieux.

« J'appréhende le pire. Je regrette le temps où nous étions des hommes. Ah ! quelle enveloppe ! Comme mes écailles me gênent soudain. Ma peau se

resserre sur ma chair et je sens mes os se rétrécir. Est-ce pour demain ? Est-ce pour tantôt ?

« Quoi ?

« La mort. La fin des dieux... Terrible révélation. Oh ! prémonition difficilement concevable. Les dieux sont morts ! Comme les hommes seront heureux de pousser ce cri de délivrance !

« Silence !

« Regarde plutôt la multitude des coquillages, la marche sinueuse des coquillages transparents et argentés. Oh ! phosphorescence des eaux limpides ! Danse d'amour, danse funèbre. Dois-je fuir ou attendre ? Je vois mes yeux chargés d'un rêve de fers, de bois, de cordes et de sang. Une pluie écarlate tombe de mes écailles. Mes cris ne sont plus que silence d'angoisse. Mon cœur cesse de battre. Je suis morte. Allons ! mon ami ; quittons le lac pour les mers aux rivages de rochers, aux creux caverneux où nous puissions nous abriter contre la rage insensée des hommes. J'entends déjà l'énorme murmure des vagues océaniques ; je sens les majestueux détours de l'onde houleuse.

« Pars. Moi je reste ici : le lac est mon domaine. L'Océan nous a reniés, l'oublies-tu ?

« Colères, cris formidables, terreurs. Les hommes en ont assez et je sens le bourg saisi d'un mouvement de révolte qui nous sera fatal. Oh ! comme l'avenir imminent est déjà ravagé, mis à nu et vide... vide ! Le vide me dévaste, m'enivre et m'emporte irrésistiblement je ne sais vers quel destin. Je ne puis rien faire contre le vide, je ne puis plus rien faire pour moi-même, moi promue au rang de déesse. Quel autre dieu pourra nous protéger ? Tu n'es pas invincible.

« Peut-être, mais je suis immortel, je suis un dieu !

« Ne pars pas, reste, le courant se rebelle et les coquillages te barrent le chemin.

« Va dans ta demeure du lit des flots, enroule-toi dans ta jarre et ne pense plus à rien.

« Nous nous sommes unis pour l'éternité. Des yeux ou de tout mon corps je te suivrai jusque dans la mort.

« Arrête ce cri d'angoisse !...

« Colère ?

« Ne me suis pas ; ne me quitte pas non plus. Des fautes d'une génération abolie les hommes paieront encore le tribut sanglant. »

VII

— Change de direction, ordonna Noussi.

— De toute façon nous n'irons pas aujourd'hui à Déhâ.

— Rejoignons donc le bourg ! dit Gbénoumi, nerveuse.

— Je ne peux pas suivre le courant ici, il faut le remonter encore un peu.

— Sommes-nous à *dohimin* (1) ? s'enquit Codjo, les yeux démesurément dilatés.

— En plein, mais par les dieux ne nous énervons pas, les enfants ! adjura Fanouvi en ahanant.

— Prenez les pagaies, mes petits. Au travail ! décida Noussi en saisissant elle-même une des perches de secours.

— Pas maintenant, je vous en supplie ! dit Fanouvi presque aphone.

On ne voyait plus rien de ses petits yeux rétrécis,

---

(1) Les profondeurs. Abîme lacustre où plusieurs courants se rencontrent, lieu très dangereux.

mais sa respiration saccadée d'homme traqué troublait le silence de la barque. Sa cage thoracique se gonflait à un point tel que ses côtes semblaient près de se rompre. Ses orteils se cramponnaient au gaillard, tandis que ses talons se soulevaient de la planche et s'y reposaient alternativement, comme si le piroguier pédalait sur une vieille bicyclette à la chaîne rouillée. Priait-il toujours ses mille et un dieux ? Pensait-il plutôt que le seul moyen de sortir de cette situation consistait à maîtriser les eaux troubles en concentrant toute son attention sur ce combat ?

La bouche close, les dents enfoncées dans la lèvre inférieure, Fanouvi s'acharnait contre le courant ; ses efforts cependant paraissaient inutiles ; la barque avançait par à-coups. C'était une marche absurde caractérisée par de brusques retours en arrière.

Le courant refoula la barque soudain et le bambou se brisa. Les yeux de Fanouvi s'écarquillèrent de stupéfaction. Gbénoumi poussa un cri de terreur, sa mère la saisit et la serra contre elle ; Codjo semblait avoir envisagé ce caprice du lac comme un danger à vaincre, et, saisissant vivement une perche de secours, il la donna au piroguier.

L'homme accentuait ses forces. Farouche, haineux, il s'en prenait à l'eau qui filait avec un furieux mugissement. Les traits de Fanouvi s'étaient étrangement décomposés ; il n'avait plus rien d'un homme : c'était un monstre qui forçait la barque à remonter le courant un peu au-delà de *dohimin*. Son visage se creusait et il semblait avoir considérablement vieilli en quelques heures. Sa bouche tordue, ses lèvres dégoulinantes de sang et son cou criblé de veines gonflées avaient effrayé les enfants qui ne le regardaient plus : le masque inhumain qu'involontairement il exposait face au courant avait bouleversé Codjo. Gbénoumi et Noussi lui tournaient le dos,

préférant avoir leurs yeux dirigés vers l'inaccessible Déhâ.

De tous les côtés, l'horizon les circonvenait dans ce vaste espace ; aucune chance ne s'offrait à eux d'échapper de ce lieu sur quoi le brouillard précipitait l'approche de la nuit. Le courant emportait dans son débit fougueux deux pirogues vides. L'une d'elles heurta violemment la barque. Noussi et ses enfants l'écartèrent en la poussant avec leurs pagaies ; la pirogue alors se redressa tel un pilier au milieu du lac, retomba en plongeant dans les flots où elle disparut ; une autre, venant de loin, caracolait sur ces « eaux sauvages » couvertes de ravages : à quelques mètres les uns des autres, cinq cadavres de pêcheurs se suivaient au milieu des poissons morts. Mme Ounéhou et ses enfants détournèrent leurs regards. Fanouvi semblait indifférent au sort de ces hommes. Les muscles rétractés, les yeux fixés dans le brouillard, il remontait le courant en contrôlant scrupuleusement les roulis et les tangages de l'embarcation.

— Voudriez-vous allumer, patronne, je ne vois plus rien, dit-il d'une voix lointaine, puis il lécha le sang de ses lèvres et l'avala.

Noussi alluma les deux lanternes à pétrole qu'elle emportait toujours avec elle à la foire, se leva, rampa sur les caisses, plaça les lampes côte à côte dans les anneaux métalliques du gaillard d'avant et revint à sa place.

— Pouvons-nous t'aider maintenant ?

— Pas encore, mais soyez toujours prêts, répondit-il d'une voix encore très lointaine.

— Le lac est cruel, sanglota Gbénoumi.

— Ce n'est pas le lac qui est cruel, c'est le courant, dit son frère à voix basse.

— Pour moi, c'est..., c'est la même chose : le courant vient du lac.

— Ce n'est pas du tout pareil : le courant, c'est « les eaux troubles », comme on les appelle au bourg.

— Vous feriez mieux de ne pas vous chamailler et pas de pleurs : ce n'en n'est pas le moment ! dit leur mère d'une voix sèche.

Les enfants cessèrent d'ergoter ; les bras croisés, ils braquaient leur regard sur les lampes dont la lumière traversait le brouillard faiblement. Le courant charriant les dégâts sifflait davantage, mais à Wésê chacun épiait le lac avec angoisse. Les gens, désœuvrés bien malgré eux, les mains derrière le dos et la tête baissée, allaient de long en large sur la rive.

Même les étudiants avaient perdu leurs sarcasmes. Les apprentis sorciers de la politique avaient cessé leur remue-ménage. Le calme et l'ordre rétablis, on ne parlait plus guère du nouveau parti. Les étudiants s'en moquaient : leur souci, que le lac ne chante pas, qu'aucun dieu ne gueule et que personne ne meure aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'on fait si les dieux se mettent à hurler ?

Tous sentirent la question de Klingbé comme une morsure en plein estomac. L'Occident n'avait pas tout aboli en eux : « un cordon ombilical » les liait encore à la terre natale et il leur apparut soudain qu'ils devaient, même s'ils ne voulaient pas être des « moutons » ni des « paons », contribuer efficacement à donner un nouveau visage à leur village.

Visiblement désemparés, assis sur un vieux tronc d'arbre de la place du marché et étouffant dans un silence moite, ils regardaient dans le vide, paralysés par l'horizon. Alors la vision de la mort de Houngbé revint dans l'esprit de plus d'un parmi eux. Leurs oreilles bourdonnaient, et, les yeux exorbités de terreur, ils se dévisageaient sans avoir rien à se dire.

— Le lac, oh ! grands dieux du lac, vous souve-

nez-vous de ces mots de Houngbé ? dit Laurent en rompant le silence.

— Oui, oui, oui, répondirent les autres.

— Eh bien ! partons !... Aimer ses morts, c'est parfois réaliser leurs dernières volontés, dit Cofi, et tous se levèrent.

VIII

Ils rentrèrent chacun chez eux, se préparèrent précipitamment et s'armèrent pour le départ. Certains dissimulaient un revolver dans la poche de leurs culottes.

— Nous pouvons prendre la barque de ma mère, dit Fina.

— Où allez-vous, les enfants ? criaient plusieurs personnes debout sur la berge.

— Au secours de ceux qui meurent sur le lac.

— Vous êtes fous ?

— Vous vous perdrez dans le brouillard !

— Nous avons des lanternes à batterie.

— Vous n'avez pas le droit de porter ces lumières profanes sur le lac.

— Le lac est sacré !... Les dieux n'aiment pas ça !

— Allez vous pendre !... Il y a des vies humaines sur l'eau, est-ce que les dieux les aiment ?

— Malédiction !

— Hééééloú !

— Ainsi-soit-il ! répliquèrent les jeunes gens qui n'avaient pas de temps à perdre.

Ils sautaient dans la barque. A ce moment, un homme du P.N. se précipita à leur secours.

— Je vous accompagne : j'ai peur que vous ne soyez pas de bons piroguiers.

— Merci, grand frère, acquiescèrent-ils, vivement reconnaissants.

La barque cingla. Le guide bénévole et Klingbé, debout sur le gaillard d'arrière, conduisaient avec acharnement.

— Appelle-moi si tu es fatigué, Klingbé, dit Laurent.

— J'ai l'impression que nous n'avançons guère.

— Et si nous prenions les pagaies ?

— Pas maintenant, objecta l'homme du P.N.

— Comment vous appelez-vous, grand frère ?

— Hounsi.

— Mais, vous faites partie d'une secte !...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Les jeunes gens devinrent méfiants. A quelle coterie appartenait cet homme ? Il les intriguait. Klingbé surveillait la façon dont l'homme plongeait sa perche dans l'eau et s'aperçut que les gestes de cet « aîné » contrecarraient les siens. Ruse, obscurantisme et obstruction : une étrange incompatibilité de rythmes se tramait au cœur de l'action de ce « grand frère ». Ô lutte singulièrement inégale dont Klingbé cherchait l'origine depuis deux heures qu'il conduisait à côté de cet homme bardé de muscles, solide comme du bois de fer !

Saisi de dégoût, Klingbé faillit le précipiter dans l'eau brutalement ou lui loger une balle dans la cervelle.

— Nos mouvements ne sont pas bien conjugués, grand frère, dit-il poliment.

— Je m'en rends compte, tu conduis très mal.

— Peut-être, mais vous y êtes pour quelque chose.

— Que dis-tu ?

— J'ai l'impression que vos gestes annulent les effets des miens.

— C'est impensable comme vous devenez mal élevés quand vous rentrez de l'autre côté de la mer (1).

— Oh, pas de querelle ! Passe-moi la perche, dit Cofi en bondissant sur le gaillard.

Hounsi continuait sa manigance sans plus donner le change à personne : trois mouvements réguliers, un pour freiner et faire tanguer la barque sur place ; l'énorme pirogue reculait alors en suivant les vagues dans leur course houleuse vers la rive. Parfois même, elle s'arrêtait comme amarrée à un pieu enfoncé dans l'eau, et Hounsi ne bougeait plus tandis que Cofi transpirait abondamment et s'essoufflait.

— Pourquoi êtes-vous venu avec nous ? s'écria Cofi immobile sur le gaillard.

— Pour vous aider.

— Non ! répliqua-t-il.

— Ce n'est pas vrai ! cria Laurent.

— Espion ! hurla Klingbé.

— Faux frère ! renchérit Cofi écumant de rage.

— Pourquoi serais-je un espion ?

— Vous avez cru que nous partions en guerre contre vos sales dieux !

— Ça ne serait pas votre intention ?

— Ah ! tout devient clair...

— Salaud ! hurla Klingbé en sortant son revolver.

---

(1) « L'autre côté de la mer », Hou-gou-do : métonymie dahoméenne pour désigner l'Europe.

— Je vous savais tous armés. Agissez maintenant, dit Hounsi avec sang-froid.

— La barque n'avançait plus. Loin du bourg, loin de Déhâ, ils se dévisageaient, rongés d'une colère impuissante. Alors le spectacle de la mort de Houngbé s'imposait de nouveau à leurs imaginations jusqu'à son obsédant dénouement.

Tuer Hounsi et le jeter dans l'eau ? Le colosse n'en valait pas la peine. Retourner à Wésê, gros-Jean comme devant ? On se moquerait d'eux ; pire, ce Hounsi les trahirait et ce serait assez grave pour leur vie.

Assis avec leurs armes dans les mains, ils formaient autour de l'une des trois lanternes aux éclats éblouissants un cercle silencieux de jeunes gens profondément déçus soudain vaincus. Ces sentiments accentuaient leur haine contre leurs aînés toujours portés à leur reprocher de s'expatrier alors qu'il y avait du travail à faire dans leur pays, de s'installer en Europe où ils vivaient coupés de toutes les réalités africaines.

« Mais les impératifs africains seraient-ils fondés sur un nationalisme obtus et sur la théocratie ? » se demandait Cofi palpitant de révolte, les poings serrés.

La trame de l'action s'embrouillait en lui, il avait le net sentiment que son corps se décomposait et il éclata en sanglots.

— Pourquoi, pourquoi, bon Dieu ! pourquoi êtes-vous venu avec nous, vieil imbécile ?

— Ne lui parle plus.

Laurent se dressa telle une dangereuse flèche noire empoisonnée, saisit une perche et dit à ses amis d'en faire autant.

— Non, alors ! protesta Hounsi.

— Méfiez-vous : vous risquez votre vie !

— Vous êtes des insensés !... Regardez le lac, il

charrie des cadavres de poissons, ça veut dire que *dohimin* n'est pas loin et que les eaux troubles sont déchaînées ! déclara Hounsi.

— Mieux vaut être emportés par le courant que d'être dévorés par vos maudites divinités, rétorqua Cofi.

Mais ils regardèrent le pitoyable banc de poissons morts, se rendirent compte de la vanité du coup de force qu'ils voulaient tenter et y renoncèrent. Encore vaincus, ils s'assirent de nouveau, la tête serrée dans leurs mains. Déicides, eux ? A Ouidah, ils n'auraient jamais songé à se révolter contre les dieux Pythons dont le temple se dresse devant la cathédrale de l'Immaculée Conception tel un défi. Ils avaient même suggéré que le temple fût bien entretenu, les dieux Pythons scientifiquement nourris, ce qui éviterait leurs sorties dans les rues où des Européennes s'évanouissaient en les rencontrant.

La tyrannie et le manque d'humanité des dieux du lac, voilà ce contre quoi protestaient ces jeunes gens et jeunes filles qui, forts de leur confiance en l'avenir, cherchaient à faire naître chez leurs compatriotes la compréhension, la sagesse et l'amour susceptibles d'établir l'entente et l'équilibre entre les Africains de bonne volonté, et de servir de charte dans l'étude des relations humaines entre l'Afrique et l'Occident. Aussi voulaient-ils en finir avec certaines habitudes d'esprit et faire sortir leur village natal de sa gangue d'un passé révolu. Mais par quelque côté où ils essayaient d'entreprendre leur tâche, ils ne rencontraient qu'embûches, pièges et échecs soigneusement préparés par ceux qui se contentaient d'épousseter le passé au lieu d'affronter l'avenir.

IX

Le visage rongé, des hommes se croisaient sans cesse dans le bourg et ne se parlaient guère qu'en termes elliptiques.

— Rien à l'horizon ?

— Non.

Ils se regardaient à peine, continuant leur chemin chacun de son côté en traînant les pieds.

— Pourvu qu'y ait personne sur l'eau.

— Hum... fit un passant sans s'arrêter.

— Pourvu qu'y ait personne sur le lac, dit encore l'homme à un autre passant.

— Tu peux être sûr...

— Y a des gonflés, dit un autre sans s'arrêter.

— Comme ma femme, dit le deuxième passant.

— Ah ! ce putain de brouillard, dit le premier passant, et ils se séparèrent.

Aucun d'eux n'avait envie de parler ; mais la peur les minait qu'ils essayaient de dissimuler en échangeant des banalités parce que le silence les étouffait.

Aller à la foire de Déhâ étant surtout l'affaire des femmes, les hommes du bourg se croisaient avec

indifférence, se toisaient ou se dévisageaient avec une hostilité voilée en pensant à leurs compagnes et à leurs enfants peut-être égarés dans le brouillard.

Trois ans plus tôt, à pareille époque, quelques-uns de ces bourgeois de Wésê attendaient avec impatience sur la berge, la fin du redoutable phénomène atmosphérique qui fit d'eux des veufs aigris, ou des polygames insouciants ne sachant même pas laquelle de leurs femmes était partie pour Déhâ, et si l'absente avait emmené un ou deux de ses enfants.

— Putain de brouillard ! putain de brouillard ! putain, putain, putain, fils de garce ! bougonnait en parcourant la route intercantonale, un homme qui avait bu du *sodabi* (1) pour tuer le temps.

— Putain ! fils de garce ! fils de gâââââârce ! hurla-t-il en vomissant.

Il se heurta à un autre passant.

— Alors, p'tit père, ça rend ivre, ce temps-là ?

— Garce !

— A ta santé ! répliqua l'autre en s'éloignant.

L'homme affronta un autre passant.

— Oh ! fiche-moi la paix !

— Fils de garce !

— Qui ?

— Lui !

— Lui qui ? dit-il un peu désarmé.

— Merde !

— Pauv' type ! va t'pend' si t'as rien de mieux à faire, grogna-t-il en desserrant les poings.

— Ferais-tu ça, toi, hein ? te pend'e, hein ? dit l'homme ivre en pleurant bruyamment.

— Mais qu'est-ce que t'as ?

---

(1) Boisson dahoméenne très alcoolisée : vin de palmier à huile distillé.

— Ma femme ! s'exclama-t-il.

— Elle t'a plaqué ? c'est le moind'e qu'un homme comme toi puisse attend'e de sa femme !

— Non ! Non ! c'est le brouillard. Ah, putain ! putain ! continuait-il de crier.

Il reprit son chemin en zigzaguant, et un pan de son pagne traînait dans la poussière imprégnée d'humidité.

*
* *

— Laisse-toi faire ! dit une voix péremptoire dans un des hangars envahis d'un brouillard épais.

— J'ai dit non !

— Me connais-tu ?

— Même que je vous connaîtrais ! C'est pas ainsi qu'on s'y prend !

— Si tu résistes, je te tue.

— Ça m'est égal, j'ai plus personne au monde.

— Eh bien ! qu'attends-tu ? Je t'accorde ta dernière chance ! dit l'homme.

Il saisit brusquement la jeune fille à bras-le-corps, la souleva, cherchait à la jeter par terre, mais elle résistait et retombait sur ses pieds. Elle le mordit et la lutte devint acharnée, corps à corps. Ils se regardaient droit dans les yeux avec haine et leurs bustes serrés l'un contre l'autre oscillaient par à-coups. Les forces se mesuraient. Soudain, l'homme fit un geste violent, retroussa le pagne de la jeune fille...

C'était un des veufs du bourg. Le brouillard lui faisait penser à sa femme et le rendait agressif ; alors il s'attaquait aux femmes qui ne le connaissaient pas, les menaçait de son poignard si elles lui résistaient.

Sa victime se laissa vaincre avec astuce ; leur corps à corps prit fin et la jeune fille libérée qui s'enfuyait éclatait d'un rire sarcastique, tandis que l'homme, désappointé et honteux, criait en sortant du hangar.

— Chipie ! dégoûtante ! Ouais, parfaitement dégueulasse !

Sa voix se perdait dans le ressac maintenant bruyant parmi lequel les vagues amenaient des poissons morts... Angoisse atroce sur la berge ; on s'interrogeait, on s'adressait à n'importe qui.

— Voyez-vous ça ?

— Pour sûr, il y a les eaux troubles.

— Bons dieux ! je tiens plus !

— Moi non plus !

Ils s'éloignèrent l'un de l'autre, hagards.

— Est-ce que le lac a chanté ? demanda un homme à son voisin.

— Quoi ? dit celui-ci en sursautant.

— Je demande si le lac a chanté ?

— Je n'ai rien entendu, murmura-t-il, soudain en larmes.

— Que les dieux nous gardent de ça !

— Oui alors ! Tout, mais pas ça, dit-il d'une voix triste et lointaine.

— Avoir affaire au brouillard et au courant à la fois, ce n'est déjà pas rien !

Ils se séparèrent aussi.

— Noussi est-elle partie ?

— Elle est peut-être sur l'eau avec ses enfants, répondit Cocou Ounéhou.

— A l'heure qu'il est, les personnes qui ne sont pas rentrées ne doivent pas être sur le lac ; elles sont certainement restées à Déhâ et nous les verrons revenir demain vers midi.

— C'est bien ce que je pense aussi, dit Tovêfon,

la belle-mère de Noussi, une octogénaire de taille élancée, au teint clair et au visage émacié.

Il y avait plus de trois heures qu'elle était là avec Yaga, la mère de Noussi et d'Akpoto. Septuagénaire, grande et forte, les joues finement balafrées en moustache de chat, elle était originaire d'Abéokouta et rappelait ses origines étrangères quand elle se sentait anxieuse. Aouyonsi aussi était anxieuse ; elle n'avait pas d'enfant et sa nièce lui témoignait le même amour qu'elle avait pour sa mère.

— Que deviendrions-nous si le pire arrivait ?

— Ne pensons pas à cela, Aouyonsi, dit Yaga en regardant le lac avec stupeur.

De violentes émotions la torturaient, elle aussi, et elle se demandait si elle n'allait pas devenir folle.

— J'ai le sentiment que ma sœur était arrivée à Déhâ avant le lever du brouillard ; elle se trouve là-bas comme toutes les autres commerçantes, dit Akpoto en essayant de fouiller de ses gros yeux à fleur de tête l'horizon obstrué, bien que la peur le torturât.

— C'est ce que je crois aussi, murmura Gbênakpon, un frère consanguin de Noussi.

— Vivre de l'espoir que le pire n'est pas arrivé, c'est tout ce dont nous sommes capables en ce moment, dit Adanlalidé approuvée par Kindossi, deux sœurs consanguines de la commerçante, et le mari de celle-ci d'ajouter que cette espérance sans cesse ruinée par l'angoisse les tuerait si, le brouillard dissipé, sa femme ne se trouvait pas parmi les premières personnes rentrées au bourg.

— Le pire n'arrivera jamais, c'est le chant de mon cœur, dit avec fermeté Tovêfon.

— C'est le souhait de tous les hommes, n'empêche...

La route intercantonale n'était plus passante. Il y avait longtemps que le train du soir était arrivé, la

manœuvre terminée, et le marché de nuit clos ; la famille de Noussi retourna vers la colline, mais au lieu de rentrer chacun chez soi, tous préférèrent se réunir dans la plus grande pièce de la maison à étage en brique rouge où la commerçante et son ménage vivaient.

— Tu devrais aller te coucher, dit Akpoto à son beau-frère.

— Veillons plutôt, j'y tiens, car nos mères ne fermeront pas l'œil si nous les obligeons à se coucher.

— C'est vrai : il faut veiller jusqu'au jour s'il le faut, dit Gbênakpon, le visage buriné par la fatigue et l'angoisse.

— Quand je pense qu'en partant ce matin les enfants me promettaient de m'apporter des bananes et des oranges !

— Ils te les apporteront, dit Akpoto.

— Je n'y tiens plus, pourvu qu'ils soient tous vivants.

— Pourquoi ne le seraient-ils pas ?

— Viens avec moi ; j'ai du mal à rester ici alors que ma femme et mes enfants sont sur le lac.

— Ils sortirent tous les deux, rejoignirent la rive déserte où ils se mirent à marcher de long en large, enveloppés dans leurs péplums, les mains derrière le dos, la tête tantôt baissée, tantôt tournée vers le lac.

X

— Poussez quatre caisses à droite, demanda Fanouvi.

— Mais la barque va chavirer ! s'exclama Noussi.

— Ne craignez rien, patronne. Faites seulement ce que je dis ! répliqua le piroguier, haletant.

— Bon ! tous à gauche. Prenez vos pagaies. Passez-les dans les tolets et allez-y vivement : nous abordons la pointe du *dohimin* !

Mme Ounéhou et sa fille s'étaient débarrassées de leurs foulards et s'en étaient ceint la taille solidement. Le petit Codjo avait cru devoir en faire autant afin d'affronter l'épreuve, et il avait noué un bout de ficelle sur sa chemise.

Ils pagayaient de toute la force de leurs bras peu préparés à cet exercice ; mais ils s'y adonnaient de bon cœur, animés par l'espoir d'échapper au danger et de rentrer sains et saufs au bourg. Alors, ils redoublaient leurs efforts. Les corps se penchaient les uns vers les autres puis se redressaient, les bras s'allongeaient et se repliaient ensemble, et la barque avançait, implacablement guidée par Fanouvi pareil

à un fantôme pivotant dans le brouillard. La sueur dégoulinait de leurs cheveux, perlait sur leur visage et ruisselait dans leur dos.

— Je vais enlever mon chandail, dit Codjo essoufflé.

— Non ! tu vas attraper froid. Le brouillard est malsain, dit sa mère.

— Que personne ne lâche sa pagaie ! ordonna Fanouvi avec autorité, et, instinctivement, les mains se resserrèrent sur les manches des pagaies.

— Vite ! vite ! vite ! criait Fanouvi.

Les mouvements s'accéléraient, le lac poussait un bruyant gémissement sous les coups de pagaies.

— Grands dieux ! s'écria le piroguier.

— Qu'y a-t-il ? demanda Noussi étouffant d'angoisse.

— Vite ! vite ! vite ! un bout du *dohimin* a cédé sous mon bambou.

Vaincue par la peur, Gbénoumi urinait en pleurant.

— Tu es malade ? qu'est-ce qui te prend ? dit Noussi avec colère.

— J'en peux plus, je veux plus lutter, gémissait-elle.

— Tu es folle ?

— Je fais pipi !

— Calme-toi, ma petite, ce n'est pas grave, dit sa mère d'une voix soudain très douce, et les larmes l'aveuglèrent aussi.

A l'endroit où ils étaient, on ne voyait plus du lac qu'une mousse grondante, tourbillonnante et sifflant avec furie. Les *eaux troubles* partaient de là sous la forme d'une vallée en auge qui se remblayait plus loin, là-bas où le courant serpentait à l'allure d'un éclair.

— J'en peux plus ! j'en peux plus ! Dada ! Dada, j'en peux plus, pleuraient Codjo et Gbénoumi.

— Si, si, mes enfants, encore un petit effort ! Ça ira.

Maintenant muets de peur, l'esprit vide mais raidis par leurs propres efforts, ils ne sentaient pas même les gestes de leur lutte contre les signes de la mort.

A ce moment le tourbillon soudain entraîna vivement la barque et tous, sauf le piroguier, poussèrent un grand cri de détresse.

— Vite ! vite ! vite ! vite ! exhortait Fanouvi résistant de toutes ses forces.

Une rapidité de vertige animait les bras des pagayeurs et la barque, s'écartant de la pointe de *dohimin*, contournait l'abîme dont ils s'éloignaient sans perdre de temps.

Le piroguier poussa un soupir. Son visage se décrispait mais les larmes coulaient de ses yeux et un sentiment de défaite l'étreignait. Alors, comme si un souvenir de son enfance eût tout à coup traversé son cerveau, il rythmait ses coups de perche sur l'air d'un jeu de gosses, auquel, à sa grande surprise, Mme Ounéhou et ses enfants répondaient :

— *Ozim !...*
— *Ozinguin !*
— *Médé dô zim !...*
— *Ozinguin !*
— *Médé dô zim !...*
— *Ozinguin !*

Les trois passagers maniaient la pagaie avec vivacité en essayant de vaincre l'extrême lassitude qu'ils ressentaient. Le courant les refoulait. Ils s'en éloignèrent de plus de trois cents mètres, jusque dans les eaux

calmes, mais profondes, où le gigantesque bambou du piroguier disparaissait presque chaque fois qu'il l'y plongeait. De cette distance, ils suivaient le courant dont la force accentuait la vitesse de la barque.

— *Ozim !...*
— *Ozinguin !*
— *Médé dô zim !...*
— *Ozinguin !*
— *Médé dô zim !...*
— *Ozinguin !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*

— Je vous remercie, vous pouvez retirer vos pagaies et remettre les caisses à leur place, dit Fanouvi, heureux.

— Nous pouvons t'aider encore un peu, dit Noussi.

— Oh ! non, patronne, ça ira mieux. Vous m'avez tous rendu un grand service. Maintenant, à moi le lac et je vous mène droit jusqu'au bourg.

— Ça doit être encore loin, dit Gbénoumi, s'essuyant le visage avec un pan de son pagne.

— Certainement, surtout que la pointe du *dohimin* est juste sous notre nez, dit Codjo en tâtant sa culotte mouillée.

— Nous ne devions pas être loin de Déhâ, mais nous nous étions égarés.

— Il nous faudrait maintenant plus de trois heures de navigation si nous devions aller à Déhâ, sans compter qu'il y aurait l'aile droite du courant

à monter et que le maudit brouillard pourrait nous jouer encore des tours, expliqua Fanouvi en guidant la barque sans effort apparent.

*
* *

Le brouillard ne se dissipait pas. Les deux lanternes fixées sur le gaillard d'avant continuaient d'éclairer un bout du lac d'un faible faisceau de lumière jaune brumeux. Depuis une heure, les appels désespérément lointains, mais sans cesse réitérés des gongs géminés et des tam-tams leur parvenaient sans qu'ils pussent en discerner l'origine. Les sons se confondaient dans le brouillard ; l'écho semblait parfois les répercuter et les distendre. Aussi les voyageurs allaient-ils à la dérive en les entendant venir de tous les points de l'horizon obscur.

— Tous ces dévouements des hommes ne nous rendent aucun service, grogna Fanouvi, mécontent.

— Leurs gongs et leurs tam-tams nous nuisent plutôt.

— On dit que c'est leur faute s'il y a eu tant de naufragés trois ans plus tôt : les sons des tam-tams auraient dirigé certains piroguiers vers la pointe du *dohimin* où le tourbillon les a happés et emportés, rappela Fanouvi.

— On ferait mieux de construire des phares à fanal rouge à Déhâ et à Jokpa, vert à Wésê et à Noucayé — comme on voudra — dit Noussi aux idées toujours trop modernes.

— En attendant les phares qu'il n'y aura peut-être jamais, nous passons la nuit sur le lac et moi j'ai faim, dit Codjo.

A ce mot, tous commençaient de sentir la faim étouffée en eux par la peur. Mme Ounéhou leur distribua des pains de maïs avec du salicoque et du poisson frits ; le piroguier se ravitaillait à grandes bouchées chaque fois qu'il finissait d'appuyer sur l'extrémité de son bambou.

— Ne parle pas la bouche pleine, fit Gbénoumi.

— Tu ferais mieux de chercher à découvrir d'où viennent les sons de gongs au lieu de t'occuper de moi.

— J'espère que vous n'allez pas recommencer de vous quereller !

*
* *

« Oh, cesse de me torturer, tu ne partiras pas. Reste. Tu ne crieras pas d'aujourd'hui et les hommes n'auront pas peur.

« Laisse-moi...

« Tu ne vois pas qu'ils redoutent déjà le brouillard ? Pourquoi ajouter à leur frayeur ?

« Laisse-moi, va-t-en.

« Combien de temps durera cette vengeance lâche ?

« Toute l'éternité.

« J'ai jusqu'à présent partagé tes opinions, mais toute une suite de générations ne saurait être responsable des erreurs commises par une minorité infime qu'elle ignore.

« Les maisons ou les emplacements des maisons de nos parents existent encore...

« Hypothétique existence. Présence douteuse. Les hommes y croient parce que la légende le veut ; on accorde foi à tout ce qui est divin.

« Va-t-en.

« Nous nous sommes aimés pour l'éternité.

« Ne comprends-tu pas que j'en ai assez ?

« On ne renonce pas à l'être aimé à cause d'un malentendu ou d'une simple divergence d'idées.

« Le temps passe. Tu me retardes.

« Mangeons les poissons, mais plus d'homme.

« A terre ! à terre ! rejoins la terre si tu l'oses, et tu verras ce que sont les hommes ! »

Il se lança soudain sur la route profonde des eaux ; elle le piqua férocement à la queue avec son aiguillon frontal et il se retourna brusquement. Ils se dévisageaient, furieux. Leurs regards cristallisés de haine se foudroyaient réciproquement et un élan d'agression les jeta l'un contre l'autre ; leurs corps s'entortillaient ; il sortit ses deux organes génitaux comme dans leurs instants d'accouplement ; elle se refusa à lui et ils glissaient l'un contre l'autre à rebours. Les écailles s'arrachaient de leurs corps souples et vigoureux de lutteurs, sautaient, ricochaient à travers les eaux ou jaillissaient du lac dont elles rasaient la surface en bonds précipités. Serrés, tressés telle une corde fabuleuse, gueule contre gueule et crocs contre crocs, ils se torturaient farouchement. L'idée lui vint d'ouvrir la gueule brusquement et d'avaler sa tête. La même cruauté l'animait aussi, mais l'un et l'autre se maîtrisaient et poursuivaient dans le lac une course vertigineuse qui les faisait tantôt descendre dans la boue du lit où ils se barbouillaient, tantôt remonter presque à la surface, et l'eau, par endroits, se creusait en tourbillons brusques et profonds.

Il réussit à se dégager de son étreinte ; sa queue frétillait frileusement le long de la sienne et il eût voulu céder, mais il se refusa à son tour, ne voulant plus répondre à ce geste de leurs stériles accouple-

ments. Déçue, vexée, elle tournait en spirale autour de lui. Vite, plus vite, toujours plus vite en le suivant dans sa fuite jusqu'à lui communiquer le vertige qu'elle sentait. Il se tourna soudain, comme pour rompre le rythme de cette danse du désespoir, mais leurs queues se nouèrent en un nœud plat et ils commencèrent à se tirer à hue et à dia.

« Laisse-moi.

« Nous nous étions malgré tout unis pour la vie ; nous voici noués pour la mort. Je dis la mort je ne crois plus à la possibilité d'aucun autre avatar : nous avons violé trop de lois divines.

« Laisse-moi et va-t-en. Est-ce que tu me comprends ?

« Nos deux vies ne font plus qu'une. Ça a toujours été ainsi, il n'y a rien à y comprendre.

« Tu te trompes. Je veux être seulement disponible.

« Tu parles comme les hommes qui ne croient plus à l'amour et tu te trompes encore.

« C'est toi qui parles comme les hommes : eux ne sont pas libres. Moi je suis un dieu et je suis libre devant les hommes, disponible vis-à-vis des autres dieux... c'en est assez, adieu. »

Ils recommencèrent de se tirer en se malmenant. Épuisée, ses efforts faiblirent, sa résistance tomba et elle descendit comme un poids immense jusque dans le lit de vase où elle s'affala en l'entraînant. Et lui se libéra, heureux, qui prit la fuite.

XI

— Dieux, que l'eau est profonde par ici ! s'écriait Fanouvi lorsqu'ils entendirent brusquement comme tombant du ciel au cœur de la barque le cri auquel aucun d'eux n'avait songé.

« Houa ! houa ! houa ! houa ! houa ! houa ! houa ! houaââââââââ. »

Ils se voyaient alors flanc contre flanc avec la mort et ne se sentaient plus vivre.

Ce cri arracha la déesse de son long évanouissement ; elle bondit, émergea, errant angoissée sur le lac où elle sentait sa vie en danger, et la mort peser de tout son poids sur la profondeur du cours d'eau.

Les étudiants, leurs armes serrées dans leurs mains, étaient sur le qui-vive, l'œil aux aguets. Hounsi se faisait petit, le visage enfoui dans ses mains en signe de soumission et d'abandon. Que l'un des dieux vînt, il ne lui résisterait pas.

La terreur figeait le sang dans les veines des passagers. La malpeur bandait les muscles de Fanouvi, tellement que sa perche se brisa quand il appuyait sur son extrémité. Codjo ne pensait pas lui

en donner une de rechange ; le laptot, comme soudain déterré de sa stupeur, sauta dans la barque, prit un bambou de secours et remonta vivement sur le gaillard.

Gbénoumi voulait se précipiter dans le lac dès qu'elle eut retrouvé ses esprits ; sa mère s'empara d'elle à bras-le-corps et la serrait contre elle. Hagardes, la mère et la fille se dévisageaient tels deux ennemis soudain face à face.

Codjo, que l'aboiement avait d'abord figé sur place, prenant lui aussi conscience de la situation, pleurait qu'il ne voulait pas mourir.

— Eh bien ! soyez prêts pour la lutte ! hurla Fanouvi, et sa voix résonna dans le vide étrangement.

— Nous sommes dans un engrenage ! gémissait Mme Ounéhou.

— Nous sommes fichus si vous pleurez, patronne ! répliqua le piroguier d'une voix tragique.

— Alors ?

— Tuer les dieux s'ils nous attaquent ! déclara Fanouvi.

Bien que fils d'un grand prêtre, né sous le signe d'un dieu et vivant sous l'égide de plusieurs autres, cette idée ne lui paraissait pas sacrilège. Mme Ounéhou abasourdie n'en croyait pas ses oreilles. Oserait-elle en arriver là, elle, une *vodoũsi* ? Il fallait choisir : la mort du dieu ou la sienne, celle de ses enfants, et de Fanouvi qui précisait son point de vue, ajoutant qu'un dieu qui tuait des hommes et les mangeait ne pouvait pas être un dieu, mais un monstre.

« Qu'est-ce qu'un dieu, sinon une présence aussi nécessaire que gênante ? » avait dit Cocou Ounéhou. Cette pensée semblait avoir été communiquée aux riverains du bourg où la peur sévissait. A Nouché, Hamibla, Nounôkô, Noussitô, Ganhitô, Katakata-

gbaka et dans les villages éparpillés le long du lac, l'anxiété consumait les visages avec la voracité d'une fournaise.

A Déhâ les gens avaient, d'instinct, résolu le problème essentiel : sans avoir consulté ses amis ou camarades, chacun avait décidé de ne pas quitter le lieu tant que le brouillard ne se serait pas complètement dissipé. Ainsi les commerçantes et leurs piroguiers emmitouflés dans leurs pagnes, assis sur les caisses ou les ballots de marchandises depuis longtemps rangés dans les barques aux lanternes allumées, grelottaient de peur et de froid, le regard tourné vers leurs lointains domiciles.

*
* *

L'aboiement avait troublé le sommeil ce jour-là léger des habitants du bourg. Beaucoup s'étaient réveillés en sursaut. Les uns s'étaient rendormis, les autres pestaient de ne pouvoir aller à la pêche, d'abord à cause du brouillard, maintenant à cause du dieu dont les hurlements parvenaient à leurs oreilles.

Ils se levaient, allumaient leurs lampes, puis leurs pipes en terre cuite, rejoignaient leurs nattes ou leurs lits et se mettaient à fumer allongés sur le côté, la joue dans le creux d'une main.

Les enfants dont les mères étaient parties pour Déhâ pleuraient, sanglotaient ou poussaient des cris de terreur ; leurs pères, sans espoir, ne sachant plus que faire, les disputaient, les obligeaient à se taire en les abrutissant de gifles ou de coups de bâton. Grands-parents et tantes intervenaient en prenant le

parti des enfants, et des scènes de ménage éclataient au sein des clôtures en torchis ou en haies vives.

— Bon, allez ! puisque c'est comme ça, je m'en vais.

Écoute, Sossaka, il faut comprendre ces gosses, il s'agit de leur maman.

— Est-ce qu'on me comprend, moi ?

— Sois raisonnable, voyons, mon petit !

— J'en ai marre ! marre ! marre ! personne ne se soucie de ma souffrance à moi, et on ne cherche qu'à me faire la morale !

— Personne ne veut te faire la morale !

— Allez tous vous faire enterrer ! ma femme est morte, le dieu vient de la bouffer et s'en réjouit... Je n'ai plus qu'à aller me jeter dans sa gueule moi aussi ! cria-t-il en se précipitant vers la porte.

On l'arrêta comme on réprimait la violence de bien d'autres hommes dans des maisons du bourg. Parents et beaux-parents les suppliaient, se jetaient à leurs genoux, et ils finissaient par céder en pleurant bruyamment.

Chez Noussi régnait un silence de mort coupé d'intermittents sanglots vite étouffés. Même grand-maman Tovêfon en était venue à ne plus pouvoir fonder davantage ses raisons de ne pas croire au pire sur la seule voix de son cœur ; et elle déclara que si sa belle-fille rentrait vivante, elle la supplierait de munir ses barques d'un moteur.

— Il faut qu'enfin nous osions vaincre certains scrupules inutiles, précisa la vieille tante Aouyonsi.

Yaga ajouta en pleurant que s'il n'y avait qu'elle, il y aurait longtemps que sa fille ne se rendrait plus aux foires de Déhâ et de Jokpâ qu'avec une barque motorisée, et Cocou Ounéhou reconnut avoir tort de contrecarrer certaines décisions de Noussi.

— Ne pense plus à cette histoire de moteur, elle

fera ce que bon lui semble ; l'essentiel est qu'elle et les enfants rentrent sains et saufs, dit Akpoto.

Ils se levèrent de dessus la quille d'une vieille barque où ils se reposaient, se remirent à marcher le long de la rive déserte bruyante de ressac où les vagues accumulaient les cadavres de poissons.

— Vous l'avez entendu ? hein ? hein ? leur demanda l'homme ivre.

Ils ne lui répondirent pas : ils l'avaient vu à l'œuvre la veille au soir et il sentait encore l'alcool.

— Eh bien ! il a gueulé ! vous entendez ? le dieu, il a gueulé, je vous dis, moi, et je l'ai entendu !

Cocou et Akpoto ne l'écoutaient pas, continuaient leurs va-et-vient, mais l'homme, lui, parlait, pleurait et ricanait tour à tour.

— Sacré dieu, qu'est-ce que tu fous encore ? Pourquoi tu as gueulé ? hein ? hein ? dis-le, ose dire la vérité, lâche !

Il prit une poignée de galets qu'il lançait dans l'eau les uns après les autres, en titubant plutôt qu'il ne courait. Quand il eut fini, il retira son pagne qu'il portait tel un péplum, l'arrangea autour de la taille comme pour exécuter quelque grosse besogne, puis il s'avança vers le lac, mit les poings aux hanches et harangua le vide.

— Tous ces poissons, hein ? qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ce n'est pas toi que tu dis, c'est le courant. En somme, c'est pas mon pied qui t'a fait mal, c'est mon genou. Mais jusqu'à quand ? hein ? hein ? jusqu'à quand ? houa ! houa ! houa ! houa ! houa ! houaâââââââ !... Où est ma femme ? qu'as-tu fait de ma femme ? Tu l'as bouffée. Tu as peut-être même couché avec elle avant. Quoi ? Tu m'as fait ça ? Houa ! houa ! houa ! Un dieu, je t'en fabriquerais des dieux !... si jamais tu avais déjà dévoré ma bonne petite Ablawa, tu verrais. Je retournerais à la maison,

je reviendrais avec mon cimeterre, j'entrerais dans le lac, floup ! floup ! floup ! et chrump ! je plongerais. Je plongerais ! J'irais te voir et je te castrerais avant de te tuer. Un dieu castré ! houââââââ... âh !

L'homme avançait dans l'eau au fur et à mesure qu'il parlait.

— Baignez-vous si le cœur vous en dit, mais pas avec votre pagne, lui dit Akpoto, railleur.

— C'est que j'ai peur d'attraper froid, houa ! houa !

— Vous devez être bien au chaud là où vous êtes ! lui dit Cocou.

— Houa ! houa ! houa !

— Oh ! si vous vous prenez maintenant pour le dieu du lac, moi, je n'y vois pas d'inconvénient, dit Cocou en continuant ses allées et venues en compagnie de son beau-frère.

— Qu'il se noie si ça le tente, mais pas sous nos yeux, dit Akopto, et Cocou de crier à haute voix répercutée par l'écho.

— Entendez-vous ?

Sorti de l'eau, l'ivrogne tourna le dos aux autres hommes, courut sur plus de cent mètres, s'arrêta brusquement devant un cadavre livré au jeu de navette des vagues et du ressac ; il fit volte-face et se mit à hurler, les bras en l'air, que sa femme était morte, qu'il ne mentait pas, qu'on vînt la voir.

Akpoto et Cocou accoururent ; ils le virent qui tantôt tournait en rond, tantôt se jetait sur le cadavre en pleurant à chaudes larmes, soudain amoureux et stupide comme un vieux malart.

— Ablawa, Ablawa, oh ! ma petite Ablawa ! je jure que j'va battre le lac ! tuer le dieu et sa femme.

— Vous êtes fou, mon pauvre vieux, ce n'est pas le cadavre d'une femme, regardez-le bien, il n'a pas de seins ! dit Cocou.

— Laissons-le ! Partons ! dit Akpoto sur un ton très irrité.

L'homme se pencha sur le cadavre, poussa un soupir et, comme pour ne pas se redresser les mains vides, il prit par la queue un des brochets parmi les poissons morts qu'amenaient les vagues, s'en alla en le faisant tournoyer au-dessus de sa tête tout en titubant et en poussant des aboiements.

XII

Une panique générale s'était écrasée sur le lac. Les poissons, dans leur fuite parmi les eaux, se cognaient contre la barque, donnant l'impression de coups de cailloux assénés sans cesse à l'embarcation. Fanouvi sentait les heurts précipités des poissons contre son bambou ; comme si filer entre les eaux ne suffisait pas à les éloigner de la détresse dont ils recevaient les signaux, les poissons de toutes tailles bondissaient en se poursuivant dans un inextricable saute-mouton.

— Tenons-nous prêts ; il faut que nous fassions un bon usage de nos armes, dit Fanouvi résolu à partir en guerre contre les dieux.

— Il n'y a que nos deux coupe-coupe sous le gaillard, dit Noussi, son foulard déjà noué au-dessus de son vêtement et prête pour le début de l'attaque.

Elle avait entendu dire que les dieux surgissaient du lac, se ruaient sur les hommes, toutes dents découvertes, la gueule chargée de flammes. Cette image de terreur remplit ses yeux et elle se souvint tout à coup qu'il n'y avait pas seulement des coupe-

coupe, mais aussi le maillet qui servait à enfoncer les pieux auxquels on enchaînait la barque.

« Il faut en finir avec les dieux », pensait-elle à son tour et sa propre pensée la terrorisait.

Gbénoumi et Codjo se débarrassèrent de leurs vêtements humides. La petite fille rampa d'un gaillard à l'autre, apporta coupe-coupe et maillet ; elle se réserva cet outil fait d'un bois grossier.

— C'est trop lourd pour toi, dit Noussi.

— Je jure d'en faire bon usage, riposa-t-elle, mais reprise par la peur, elle recommença d'uriner dans son pagne.

— Donne-moi la flèche et la gaffe, Codjo, dit Fanouvi, qui demanda ensuite à la patronne de faire un nœud coulant à l'aussière.

Noussi l'effectua, il saisit le lasso, le vérifia et l'élargit.

— Prenez un coupe-coupe, patronne, et toi, Gbénoumi, passe vite ton maillet à Codjo.

— Non, je m'en servirai ! riposta-t-elle.

— Bon, dit Codjo, en s'emparant d'un coupe-coupe.

Ainsi armés, ils se dévisageaient les uns les autres, s'interrogeaient du regard sans savoir exactement ce qu'ils devaient se dire ; ils se sentaient comme des pierres et n'avaient pas même le sentiment de pouvoir être utiles les uns aux autres. Noussi, la première, prit conscience de l'inutilité de tant de préparatifs. Elle jeta un froid regard sur son coupe-coupe, considéra sa propre attitude et n'y vit qu'une occasion de manier, à son tour, l'une des armes que le piroguier n'oubliait jamais d'emporter depuis qu'il avait vu, cinq ans plus tôt, deux crocodiles attaquer la pirogue d'un pêcheur que Fanouvi secourut en se servant de la lance en acier. Mais les aboiements devenaient de

plus en plus proches, sans cesse coupés d'énormes halètements et Noussi se ressaisit.

— Éteignons ! dit Codjo.

— Pas de sottises ! grogna Fanouvi.

— J'aime mieux voir à quoi j'ai affaire, dit Gbénoumi en étreignant nerveusement le manche de son maillet.

— La lumière l'attire vers nous ! dit Codjo.

— Ne bouge pas ! s'écria Noussi soudain en colère.

On entendait de grands éclaboussements, puis ils cessèrent et, comme pour achever de terrifier les passagers avant de les attaquer, l'un des monstres, devenus les totems du bourg, émit encore des cris caverneux. Un adepte de la secte des dieux du lac — tel que Hounsi — aurait vu dans ce cri formidable un appel à la soumission, une invite à se laisser dévorer religieusement, sans lutte, sans rechignement ni murmure.

— *Houah ! houah ! houah ! houah ! houah ! houah ! houah ! houâââââââ !*

Un frisson de mort sillonnant l'espace palpitait sur la surface des eaux. Il fallait croire en ces dieux pour s'en émouvoir outre mesure : ni Mme Ounéhou ni son piroguier n'appartenaient à la confrérie où on les adorait ; aussi, plutôt que de se cacher pieusement le visage dans leurs mains, de se raidir et d'attendre, ils ouvrirent grands leurs yeux, prêts pour la lutte, convaincus qu'ils ne se livreraient pas sans résistance, même à l'un de leurs propres dieux protecteurs.

Une pantelante masse volumineuse émergée du lac serpentait vers eux.

— Je le vois... il suit la lumière, dit Fanouvi suffoqué.

— Je l'avais bien dit ! s'exclama Codjo.

— Tais-toi !

— Dada ! Dada ! Dada ! hurlait Gbénoumi.

— Calme-toi, ma fille, je le vois aussi, tiens-toi prête, là, à côté de moi, dit sa mère d'une voix très calme.

Brusquement, Fanouvi fit dévier la barque, offrant ainsi le flanc de l'embarcation au monstre qui continuait d'avancer sans s'occuper de la lumière. Le piroguier conduisait maintenant d'une seule main, serrant sa lance dans l'autre. Il avait l'air à la fois d'un fauve traqué et d'un chasseur à l'affût.

Écarte-toi un peu, Codjo, disait-il quand le monstre, dont seulement la tête et les anneaux terrifiants étaient jusqu'alors à fleur du lac, bondit soudain, s'élança sur la barque en hurlant. La flèche de Fanouvi l'atteignit dans le dos et s'y enfonça.

Le dieu, peut-être surpris, dressa la tête vivement ; Fanouvi, comme s'il eût prévu ce geste, lui jeta le lasso au cou.

— Tirez ! cria-t-il, et sa voix résonna comme une caverne.

Noussi et son fils tiraient. Le nœud se serrait et le monstre vomissait du sang. La gueule ouverte, la langue frétillante, les yeux effroyablement énormes. Il semblait vouloir seulement traverser la barque, aussi, tirait-il sur la corde en se dirigeant de l'autre côté de l'embarcation avec d'horribles soubresauts. Alors animée par la puissante décharge de la peur qui la dévorait, Gbénoumi souleva son maillet et en frappa violemment le crâne du monstre. Elle s'acharnait, éclaboussant tout le monde de sang.

Fanouvi retira sa lance et descendit du gaillard. La queue du totem fouettait l'eau, Mme Ounéhou lui asséna plusieurs coups de coupe-coupe.

La bête mâtée, mutilée et agonisante soulevait sa tête écrasée puis la laissait retomber en poussant des râles ; son corps agité de convulsions continuelles

faisait de brusques sursauts épileptiques. Debout avec leurs armes dans les mains, tous le regardaient, stupéfaits d'avoir un dieu sous leurs yeux, et peut-être davantage de l'avoir tué.

*
* *

C'était une bête d'une dizaine de mètres, à la tête de chien — un cynopélamide, comme le nomma quelques heures plus tard un des étudiants du bourg — mais avec un corps de boa lourdement squameux. Une partie de son dos émergée du lac eût donné l'illusion qu'il s'agissait d'un caïman.

Fanouvi desserra le nœud de l'aussière, l'élargit et mit la corde en état de servir encore.

— Débarrassons-nous de lui, et tenons-nous prêts.

— Crois-tu que la femelle viendra ?

— Il vaut mieux l'attendre tant que nous ne sommes pas rentrés au bourg.

La légende voulait qu'il y ait toujours eu un couple de dieux dans le lac : celui qui aboyait serait le mâle ; l'autre, dont les hurlements ressemblaient bien plus à une voix humaine qu'à des cris de bête sauvage, la femelle. Ce hurlement était ce qu'on appelait « le chant du lac ».

Ils jetèrent le monstre, le piroguier rejoignit son poste et se remit au travail. Mme Ounéhou écopait le sang coulé dans la barque, tandis que ses enfants en essuyaient les taches en les frottant avec des bouts de sac dont ils se servaient en guise de serpillières, pour la toilette de leurs barques à leur retour dans le bourg.

— Attention, ne mets pas tes mains dans l'eau ! dit Fanouvi à Codjo qui voulait rincer sa serpillière.

La mère et ses enfants sursautèrent, puis se précipitèrent sur leurs armes, croyant que la femelle du dieu allait les attaquer sans crier gare.

La barque voguait avec précautions, fendait l'eau comme hier matin à son départ du bourg. Un jour douteux tombait sur le lac ; ce n'était peut-être qu'une illusion parce que les yeux s'étaient habitués au brouillard ou que le brouillard s'était légèrement dissipé. On entendait les sons toujours déroutants des gongs géminés et des tam-tams auxquels personne ne prêtait plus attention ; Codjo néanmoins déclara avoir perçu un chant de coq. On était tout oreilles ; l'espoir était revenu à l'idée que le bourg de Wésê ou celui de Jokpâ ne devait pas être très loin, d'autant que Codjo tendait la main vers la direction d'où il croyait avoir entendu le coq chanter.

— Moi, je crois que nous continuons d'aller à la dérive...

— Tu es folle, je suis sûr qu'un coq a chanté.

— Ça ne signifie pas que le bourg soit proche.

— Wésê ou Jokpâ, il y a toujours une terre habitée au bout du chant d'un coq.

— D'accord, mais la nuit, le cri des animaux porte plus loin que celui des hommes, comme dit grand-maman Yaga, et ce n'est pas tantôt que nous serons dans le bourg.

— Pouvons-nous t'aider en pagayant un peu ? coupa Noussi.

— Non, patronne, merci : c'est exprès que je marche au ralenti. Il faut se méfier de l'endroit où nous sommes.

Les poissons se remettent à sauter, dit Gbénoumi de nouveau grelottante de peur.

— C'est un mauvais signe : les poissons perçoi-

vent le danger bien avant qu'il n'éclate, dit Fanouvi, en bloquant la barque.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Noussi.

— Les poissons se heurtent trop violemment contre la barque, répondit Fanouvi.

Codjo de saisir son coupe-coupe.

— Chut ! Écoutez !... des halètements !... dit le piroguier.

— Moi aussi je les entends depuis quelques instants déjà, dit Gbénoumi qui se sentait maigrir.

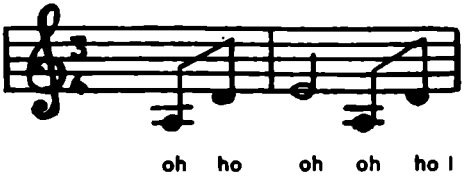
— Quelle vie ! soupira Mme Ounéhou.

XIII

Il y eut soudain un grand jet dû à une sorte d'embardée. Une grosse carpe de plus de dix kilos était dans la barque. Codjo eut tellement peur qu'il lui fendit la tête d'un coup de son arme. Sa mère l'aida à jeter le poisson sous un gaillard. Cet incident ajouta à l'angoisse de Noussi : une carpe qui saute dans une pirogue en marche serait l'annonce d'un décès dans la famille du propriétaire ou de l'un des passagers de l'embarcation ; Mme Ounéhou pleurait silencieusement. Mais l'instant présent étant chargé d'un danger plus imminent que celui à venir, tous redevinrent attentifs aux insidieux halètements de plus en plus proches et précis.

— Reprenez vos armes ! ordonna Fanouvi.

Le chant s'élevait tel un cri de ralliement.



Voix presque humaine, nette et éclatante, qui faisait vibrer l'air et s'étendait sur le lac. Le bourg, secoué jusqu'aux entrailles, était davantage figé dans la terreur où les derniers aboiements du dieu l'avaient précipité quelques minutes plus tôt. Chacun s'imaginait alors que le dieu avait tué un pêcheur ou attaqué une barque revenant de Déhâ : ses hurlements stridents et atroces se faisaient entendre seulement lorsqu'il avait affaire à un être humain. Maintenant, sa femelle répondait à son appel qui était aussi une question. S'il aboyait encore, elle le rejoindrait et ils emmèneraient leur victime au fond des eaux où ils la dévoreraient.

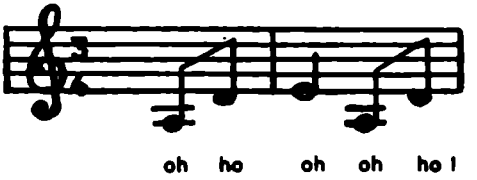
Le bourg tout entier pensait à ce scénario d'horreur et en tremblait, tandis que chacun priait les dieux et les mânes des ancêtres que la victime ne fût pas quelqu'un de sa propre famille. Les parents de Noussi et son mari ne se sentaient plus vivre et un bruissement de rocailles parcourait leurs cerveaux.

Sur l'eau, Mme Ounéhou et les siens se tenaient prêts à recommencer le carnage. Ils n'avaient plus peur du sacrilège de ne pas s'être humblement livrés à la merci d'une puissance jusqu'alors obscure et suprême. Ils ne redoutaient plus de lutter contre un dieu, de le vaincre, de le tuer et le jeter dans l'eau. Décidés avec leurs consciences maintenant merveilleusement tranquilles, ils se sentaient libres ; s'ils sortaient encore vainqueurs de l'épreuve qu'ils allaient affronter, ils seraient plus que libres, ils seraient profondément heureux. Et, pour la première fois de sa vie, la curiosité de Noussi s'intéressa à un autre dieu : celui auquel elle avait été vouée dès sa naissance, qui la posséda pour la première fois un jour de sa dixième année où elle fut en transes pendant des heures, et sous l'égide duquel elle vivait actuellement et dansait aux époques des cérémonies.

« Comment est-il exactement ? Fut-il un homme ? Fut-il une bête pareille à celles du lac ? Au couvent, son effigie — le golem qui le représente — est une informe masse de boue séchée, couverte d'huile et de sang de poulet. Qui étais-tu, comment es-tu toi que j'adore ? »

L'Africain renoncerait les multiples dieux pour lesquels il s'épuise et se ruine, s'il perçait leurs secrets ou ceux dont leurs grands prêtres les entourent. Croire, mais en un seul dieu ou en Dieu ou au Néant. Trop de remèdes à la fois ne guérit d'aucun mal. Mais c'était encore en priant, bien malgré elle, tous les dieux de sa famille que Mme Ounéhou trouvait la force d'affronter ceux qu'elle tenait désormais pour de faux dieux.

La commerçante étreignait son coupe-coupe. Le cri s'éleva de nouveau, long et coléreux, mais avec une vibration angoissée dans la note finale.



Les poissons avaient repris leur fuite panique et continuaient de bondir de l'eau. Une perche énorme avait sauté dans la barque et y restait tranquille sans qu'on eût eu besoin de l'assommer.

Le grand prêtre des dieux du lac avait lui aussi perçu l'angoisse dans la note finale. Il s'était levé et fut voir son premier acolyte qu'il trouva en train

d'interroger le monde des dieux dans une calebasse à moitié remplie d'eau.

— C'est la première fois que j'ai entendu retentir deux fois le début du chant du lac.

— Moi aussi, mais c'est la façon dont ça s'est terminé qui m'a bouleversé, je suis anxieux.

— Que disent les dieux ?

— Il y a eu meurtre.

— Un meurtre ?

— Oui, le dieu est mort ; son corps est dans le lac et son sang flotte à la crête des vagues. Regarde, la dure vérité se révèle de nouveau.

— Le dieu est mort !... dit le grand prêtre en sanglotant.

L'eau de la calebasse subissait des changements, passant de l'incolore au jaune, du jaune au rouge et le récipient était plein d'une sorte de bouillie de sang.

— C'est terrible ! c'est terrible ! dit le grand prêtre.

Il trempa sa main dans le sang visqueux et palpitant, le regardait dégouliner entre ses doigts raidis.

Le liquide redevint jaune ; le grand prêtre y vit à son tour des images du corps mutilé du dieu. Puis tout rentra dans l'ordre : l'eau était tranquille dans la calebasse.

— Qui peut avoir fait ça ?

— Impossible de les connaître. Ce sont des gens d'un autre clan, puissamment protégés par leurs dieux. Tout est flou et un rempart constitué par un peuple de dieux empêche de voir les assassins.

— Et ils sont encore sur le lac ?

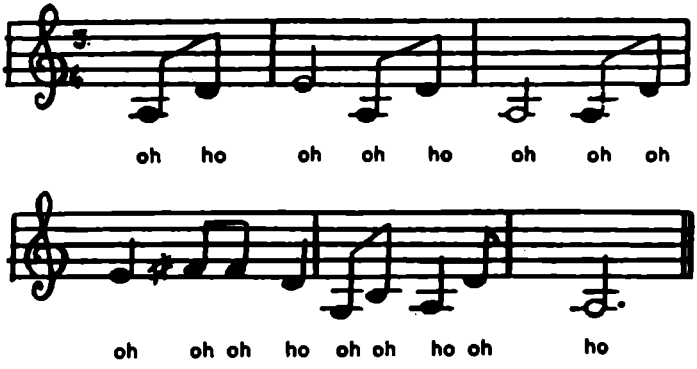
— Oui ; ils ont tué, il faut qu'ils tuent encore et ils sont prêts à aller jusqu'au bout du sacrilège.

— Que pouvons-nous faire ?

— Rien. Le lac est maintenant un piège pour nous.

— Écoute !

Le chant s'élevait, religieux et puissant, mais chargé d'angoisse dans chacune de ses notes qui, intensifiées par l'écho, parcouraient les vagues.



Les étudiants, sur le qui-vive, serraient leurs armes dans leurs mains. Hounsi avait appréhendé l'inaccoutumé dans les vociférations du dieu et le chant de sa femme, et avait pleuré comme un veuf pour qui la vie n'avait plus de sens. Il avait tenté de s'emparer de l'un des étudiants et de lui arracher son revolver. Mais Laurent l'avait désarmé par une prise de judo qui faillit coûter la vie au colosse. Les intellectuels avaient déclaré à l'envi qu'ils se plaindraient à leurs parents et auprès des dirigeants des partis politiques que Hounsi avait essayé de les jeter dans le lac. L'homme fut vaincu à son tour et ils le tenaient en respect.

Le grand prêtre et son acolyte baissèrent la tête ; ils avaient le souffle coupé et retenaient leurs gémissements. Les adeptes du culte du lac encombraient les maisons de leurs supérieurs ; les bras croisés sur la tête en signe de deuil, ils fredonnaient un véritable thrène tandis que Cocou Ounéhou et Akpoto toujours sur la rive ne savaient plus, comme bien d'autres, si oui ou non ils devaient continuer de pleurer.

L'événement avait précipité le bourg et le lac dans le jeu des alternances de la vie que tout le monde subissait cette nuit-là ; un vol de poissons surgis du lac se poursuivait en assauts désespérés. Les passagers de la barque ne se souciaient plus de ceux qui y tombaient. Toute leur attention se concentrait sur l'eau où le chant du lac se prolongeait en halètements caverneux, lourds de rage. Mme Ounéhou et ses compagnons étaient comme du bois de fer. Quelques minutes plus tôt, ils pensaient à leur vie et tenaient à la défendre ; maintenant, ils ne se sentaient plus vivre et ne se souciaient pas de ce que cela pouvait bien signifier. La lutte n'avait plus d'enjeu, mais instinctivement ils se regardèrent et chacun était de nouveau conscient qu'il n'était pas seul. Alors Mme Ounéhou se revoyait entourée de ses enfants et son cœur, ses seins, son ventre et ses entrailles frémirent et se rétrécirent. Ce fut comme les coliques et les douleurs d'avant l'accouchement.

« C'est l'appel des profondeurs maternelles ; il faut que je sauve mes enfants », se dit-elle.

« Papa est un homme fort, mais il n'est pas avec nous. Il faut sauver Dada ou mourir avec elle », se disait chacun des enfants.

« La barque, la barque, toutes les vies qu'elle fait voguer dépendent de moi. Ce sera tout ou rien », murmurait Fanouvi.

— Vous le voyez ? demanda-t-il.

— Rien.
— Que personne ne s'énerve.
— Ne t'inquiète pas, nous n'avons plus peur.
— Passe-moi la gaffe et l'aussière, Codjo.
— Attends que j'en vérifie le nœud.
— C'est fait.
— Tenez ! le voilà !...
— Où ?
— Là-bas, la masse noire qui suit la lumière...
— Oui, c'est lui, je me sens forte, dit Gbénoumi.
— Tant mieux, ma petite.

Un formidable frisson parcourut la barque. Fanouvi, debout au milieu de ses armes, conduisait lentement en essayant de présenter le flanc de l'embarcation au monstre, mais celui-ci ne se prêtait pas au jeu et suivait la lumière dans ses moindres détours. Le piroguier guidait la barque d'une main, tenant la flèche dans l'autre. Le monstre s'immergea tout à coup. La panique saisit les gens. Fanouvi sauta du gaillard et retomba sur ses pieds dans la barque, regarda partout à la ronde, étreignant la flèche et le lasso.

— Ne soyez pas effrayés : ou bien il a senti l'odeur du sang de son compagnon et a fichu le camp, ou bien il essaie de nous jouer un sale tour, dit-il, sûr de lui comme s'il avait toujours fait la chasse aux divinités.

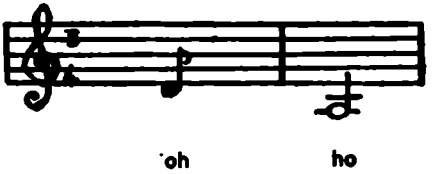
— Attention, Fanouvi ! cria Mme Ounéhou.

— Calmez-vous, patronne, je le vois.

Le monstre était ressorti à quelques mètres d'eux.

— C'est une vraie femme, voyez-moi ce cou élégant ! dit Fanouvi avec humour, pour égayer un peu la solitude dont il se sentait enveloppé à cause de la respiration bruyante de ses compagnons glacés de peur.

On entendit encore deux notes :



Le monstre s'avançait bruyamment et par à-coups, le cou tendu ; Fanouvi jeta le nœud de l'aussière mais la bête l'évita et fonça sur la barque qu'elle dominait de la tête. Codjo tira vivement la corde de l'eau. Fanouvi, armé de la flèche et de la gaffe qu'il semblait prêt à lancer, surveillait les moindres mouvements du monstre ; celui-ci, tel un éclair, émergea davantage et allongea sa tête vers la barque. Les enfants poussèrent des hurlements ; le piroguier accueillit promptement le dragon vivant en l'arrêtant avec la pointe de sa flèche ; mais le dieu ne fut pas blessé ; la flèche avait glissé sur ses écailles ; il s'enhardit, ouvrit la gueule, découvrit des crocs menaçants ainsi qu'une langue de chien, longue et large. Il respirait fort, exhalant une haleine suffocante, véritable odeur de cadavre en décomposition. Fanouvi fonça sur lui avec ses deux armes. Tous étaient sûrs que le monstre allait se précipiter dans la barque et, vigilants, tendus pour une lutte ultime, ils attendaient, les mains crispées et cristallisées autour de leurs armes. Mais la bête de nouveau s'immergea soudain comme saisie de terreur à la vue de ces hommes. Ils se dévisagèrent, d'abord stupéfiés ; puis leurs regards erraient scrupuleusement autour de la barque. Rongés d'impatience, consumés en eux-

mêmes par l'action, les gestes et la violence qu'ils étaient incapables d'extérioriser sur-le-champ, ils ressemblaient à des totems de pierre voués à l'immortalité...

Gbénoumi urinait et sanglotait.

— Qu'est-ce qui va se passer, Dada, qu'est-ce qui va arriver ? gémissait-elle.

Mme Ounéhou ne répondait pas.

— Mon cœur ne bat plus, je me sens mourir, Dada, balbutiait Codjo comme dans un délire.

Il ne se sentait plus vivre malgré ses mains serrées sur son arme. Mme Ounéhou pleurait en silence, incapable de dire quoi que ce fût pour réconforter ses enfants ; sa douleur et son désespoir dégénéraient sensiblement en bruyants sanglots qu'elle ne parvenait plus à retenir.

— Le voilà, dit Fanouvi.

Mme Ounéhou et ses enfants retrouvèrent leurs forces tout d'un coup. Mais le monstre était réapparu sur l'eau en s'avalant par la queue. Cercle absolu du monde en pleine évolution, lui se rétrécissait, ballotté par les vagues...

Leurs armes leur tombèrent des mains ; ils s'affaissèrent sur les caisses ; le piroguier ne conduisait plus. La barque allait à la dérive. Hébétés et comme frappés de crétinisme, ils regardaient la singulière métamorphose du serpent maintenant livré au gré des flots.

— Qu'avons-nous fait ?

— Je ne comprends pas.

— J'ai le sentiment que je vais devenir folle.

— C'étaient les dieux ou c'était nous.

— En tout cas, ce n'est pas nous qui l'avons obligé à se mettre comme ça !

— Tais-toi, mon petit, ce que nous voyons est grave.

— S'il faut être un dieu pour être si bête, j'aime mieux être un homme, chuchota-t-il à sa sœur.

— Il mourra. J'ai déjà vu, avec papa, un serpent avaler sa queue, et ça s'est mal terminé pour lui.

— Tant mieux.

— Taisez-vous, mes enfants, dit encore Mme Ounéhou comme dans un rêve.

Les poissons ne s'agitaient plus, un calme lugubre régnait parmi les passagers ; ils avaient changé de vêtements et Mme Ounéhou avait ficelé dans un vieux sac tous les habits sentant l'urine et la sueur.

XIV

— *Ozim !*
— *Ozinguin !*
— *Médé dô zim !*
— *Ozinguin !*
— *Médé dô zim !*
— *Ozinguin !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*
— *Ozim !*

Ils avaient repris leurs pagaies et la barque, la proue redressée, fendait l'eau avec assurance. Le vent était retombé depuis des heures, après avoir durant toute la journée oscillé entre la tempête et une violente manifestation de l'harmattan. Le brouillard aussi avait cessé de tournoyer en tourbillon et de siffler. Une brise légère, apportant les premières odeurs de la terre, faisait frissonner les paisibles sillons et ados

qui couvraient le lac. La voix de Codjo s'éleva et c'était encore pour dire qu'un coq venait de chanter.

— Moi aussi je l'ai entendu, un vrai coq cette fois-ci, approuva sa sœur.

— En effet, dit leur maman.

— Tâchons donc de nous orienter afin de rejoindre le bourg, dit Codjo.

— Rien ne prouve que le chant vient du bourg, dit Gbénoumi.

— Il est vrai que les coqs du bourg ont un cri différent des autres, fit observer Codjo.

Ils se toisèrent, mais contrairement à leur habitude de se chamailler pour un oui ou pour un non, ils se passèrent réciproquement le bras autour du cou, et une vague de lassitude montant de leurs entrailles les serrait l'un contre l'autre... Flanc contre flanc, ils regardaient le lac et l'espace vide autour d'eux. Réalité ou fiction, ils recommençaient de sentir le charme de l'eau, la poésie des flots, le doux bercement des vagues auquel ils s'abandonnaient depuis leur tendre enfance ; et du fond de leurs cœurs ils percevaient comme un ineffable murmure le chant du lac qu'ils avaient l'impression de fredonner pour leur mère.

Noussi les regardait, heureuse, et son cœur gonflé de joie battait du bonheur d'être la mère de ces deux enfants. Et les yeux dilatés de la joie de se voir là, vivante avec eux et si près d'eux, elle aussi s'abandonnait à la poésie de l'eau...

Un sourire radieux frémissait sur son visage ; elle redressa son buste altier et demanda à tous s'ils avaient faim.

— Oui, Dada !

— Oui, patronne !

— Oui, Dada !

Elle leur distribua des boules d'akassa avec de la

friture de porc, de poisson et de salicoques. La barque s'arrêta ; Fanouvi posa son bambou en travers du gaillard sur lequel il s'assit, et tous mangeaient avec appétit, agréablement bercés par les vagues.

— Quand nous serons dans le bourg, n'attends pas ma permission pour prendre un des gros poissons tombés dans la pirogue.

— Merci, patronne, mais ils sont vraiment trop gros pour moi.

— Un poisson n'est jamais trop gros quand on a sa femme, ses deux enfants et sa propre mère avec soi.

— Merci, patronne !

— Pauvres poissons ! soupira Codjo d'un air compatissant, puis il rit à voix basse.

— Ha ! ha ! ha ! dire qu'ils sont venus seuls sans que j'aie eu besoin de ma ligne !

— Heureusement ! car avec ta maudite ligne, tu n'as jamais pu attraper que de pauvres carpillons et de tristes gardons.

— Je te demande pardon ! j'ai pêché aussi quatre mulets comme ça, même qu'un jour Fanouvi a été obligé de m'aider à tirer ma ligne de l'eau !

— C'est vrai ; c'est pour te taquiner que Gbénoumi a dit ça, dit le piroguier.

— J'aime pas qu'on se fiche de moi !

— Toi, tu me dis bien des méchancetés !

— Je n'ai jamais dit qu'Agazan est amoureux de toi et qu'il te donne des toffees !

— Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai. Dada ! il ne faut pas le croire !

— Bien sûr que je ne le crois pas, et puis, il n'y a pas de mal à ce qu'un garçon de ton âge te donne des toffees. Ce sont de petites gentillesses, dit Mme Ounéhou avec un tendre sourire.

— En tout cas, s'il est amoureux de moi, moi,

je me moque bien de lui, bien que j'aime ses toffees, dit Gbénoumi d'un ton sec, puis elle renvoya la balle à son frère.

— Je comprends maintenant pourquoi Kɔkwèri t'aide à faire la lessive chaque fois qu'elle nous rencontre au lavoir.

— Elle t'aide aussi. Tu ne vas pas le nier, j'espère. Et puis, moi, je ne suis pas fâché qu'elle lave mon linge : c'est son affaire si ça lui fait plaisir.

— Maintenant, taisez-vous, je vous en supplie, dit Noussi.

— Regardez plutôt la lune qui monde, renchérit Fanouvi.

Ils regardèrent le coin de l'horizon d'où la lune sortait comme d'un abîme de fournaise. C'était l'annonce du jour. Les étoiles apparaissaient les unes après les autres. Le brouillard s'était dissipé insensiblement sans que personne s'en fût aperçu.

— Si la lune s'élève là, le bourg doit être par ici, dit Codjo.

— Non, le bourg est de ce côté-là, dit Fanouvi qui demanda ensuite d'éteindre les lanternes à kérosène.

— Attendons que la lune soit plus haut, dit Mme Ounéhou.

— C'est par tactique que j'aimerais bien qu'il n'y ait plus de lumière.

On éteignit. Le silence ambiant était seulement troublé par le murmure des vagues qui, bossuant la surface de l'eau, se dirigeaient vers les villages derrière l'horizon faiblement éclairé, où elles s'épanouissaient en ressacs et en mousse sur les berges de sable et de galets.

— Nous avons commis un sacrilège... commença Fanouvi, mais Codjo l'interrompit vivement, faisant

remarquer qu'il n'y avait pas de quoi se torturer l'esprit :

— Après tout, ce n'étaient que des bêtes aquatiques. Et puis, nous n'avons tué qu'un « dieu » ce qui n'est pas un crime. Quant à l'autre...

— Grands dieux, quel enfant ! dit Mme Ounéhou désolée.

— Parlons de choses sérieuses, reprit le piroguier : je n'ai aucun scrupule que nous ayons sauvé notre vie en vainquant les dieux du lac ; ils se seraient montrés avec un visage d'homme que nous ne les aurions certainement pas attaqués avec moins d'ardeur et de véhémence... Mais voici la question : ces monstres, c'étaient des dieux ; en tant que tels, ils sont adorés par des clans assez puissants où l'on cherchera à découvrir les criminels ; les oracles parleront en termes elliptiques et symboliques que le grand prêtre, la grande prêtresse des dieux du lac et leurs acolytes essaieront de déchiffrer.

— Nous ne sommes pas les seuls habitants du bourg partis pour Déhâ ! objecta Codjo.

— On ne viendra tout de même pas nous dire dès notre arrivée que nous avons tué un dieu ! ajouta sa sœur.

— J'en conviens, dit le piroguier.

— Et puis, on n'attaque pas n'importe qui et nous sommes avant tout de la famille Ounéhou, dit Codjo avec une fierté de petit prince.

Mme Ounéhou sourit en pensant à son mari qui n'aurait pas raisonné autrement.

— C'est vrai, approuva Fanouvi : je suis heureux d'être le piroguier de la plus grande famille de Hadomê. Mais ce que je souhaite, c'est que, de notre part le silence soit toujours entier, sans faille au sujet de nos actes : il faut que ce soit un mystère pour le bourg. Voilà pourquoi j'avais dit d'éteindre afin

qu'aucune des barques peut-être sur le lac maintenant que le jour naît ne nous repère. Vous savez comme moi qu'il y a beaucoup d'adeptes des dieux du lac parmi les femmes du bourg, et que la plupart étaient parties pour la foire... Et c'est à vous les enfants que je m'adresse. Il ne faut pas que la fierté — tout à fait légitime et bien de votre âge — et la jactance vous poussent à dire un seul mot de ce qui s'est passé, à rien laisser paraître d'un crime qui n'aurait pu avoir lieu sans quelque force humaine.

— Tu entends, Codjo ?

— Tais-toi, tu es aussi discrète que moi !

— Ce n'est pas peu dire, répliqua leur mère qui les invita à se taire.

— Vous avez beau être de la famille Ounéhou, le bourg — je suis bien placé pour l'affirmer — fourmille de puissances inextricables, difficiles à vaincre. C'est ce que je redoute le plus pour vous et pour nous tous.

Les enfants ressemblaient un peu à leur mère : Mme Ounéhou sentait le désir de ne rien dissimuler dès son retour à Wésê, de défier, au risque de sa vie et de celle de ses enfants, la réprobation du clan des adeptes des fiancés du lac en faisant entendre à qui voudrait l'écouter que les dieux n'étaient que des boas lacustres à tête de chien, tout en gueule et puant comme des cadavres en putréfaction...

Avoir eu affaire à ces monstres était pour elle à la fois une révélation et une désillusion ; elle se demanda encore comment pouvait bien être le dieu qu'elle adorait ; il lui sembla soudain qu'il devait y avoir quelque chose de trop dans chacun des dieux de son pays, un superflu dont elle aimerait qu'on les débarrassât enfin pour seulement s'attacher à ce qui en valait la peine.

« Le mystère, mais non la terreur », se disait-elle

maintenant que ce à quoi elle n'avait jamais songé, ce qui lui aurait paru irréalisable, voire inconcevable si on le lui avait suggéré, était désormais entré dans le domaine des faits probables. Mme Ounéhou se sentait au bord de l'hérésie et de l'abjuration.

— Tu as raison, Fanouvi, mais je tiendrai mon mari au courant : je ne lui cache rien.

— C'est normal, patronne ; moi, je me garderai bien d'en souffler mot à ma femme ; comme vous le savez, elle et ses parents appartiennent au culte des dieux du lac.

Il reprit son bambou. La barque, qui suivait lentement à la dérive le doux mouvement des vagues, allait de son allure majestueuse en étalant une plaine de mousse dans son sillage. Noussi et ses enfants voulurent l'aider encore, mais le piroguier les en empêcha :

— Ce n'est pas la peine, rangez les pagaies, dit-il.

La lune semblait monter rapidement, laissant tomber un cône de lumière d'or sur le lac. Au loin, très loin derrière la barque, l'horizon était troué de petits feux immobiles.

— Les gens doivent avoir décampé de Déhâ, dit Codjo.

— Il serait bien temps, dit Mme Ounéhou.

— La journée sera belle, regardez comme l'horizon se rougeoie, dit Fanouvi.

L'horizon était souligné d'une raie rougeâtre dévorant le ciel insensiblement, en dents de scie, comme un lointain feu de brousse. A leur droite, une vive lumière paraissait sortir de l'eau tel un jet.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? dit Fanouvi.

— Je ne sais pas.

— On dirait la lumière des lampes à batterie des étudiants.

— Tu dérailles, est-ce que les étudiants vont à la foire ?

— Est-ce qu'ils n'ont pas de mères à qui ils auraient pu prêter leurs lampes ?

— Taisez-vous !

On percevait un concert de chants de coqs. Il devait être trois heures du matin, heure où, dans les villes superstitieuses d'Afrique, on dit que les coqs sentent le passage des esprits attardés à rentrer dans leur domaine des ombres.

— Le bourg doit être par là, car le soleil se lève derrière la colline, dit Codjo.

— C'est peut-être vrai, mais la colline s'étend jusqu'à Jokpa qui est aussi situé sur le flanc de la colline, fit remarquer gentiment sa sœur.

— Tu as peut-être raison, admit Codjo.

XV

Le héraut du P.N. avait laissé son gong géminé de nationaliste pour un tam-tam hiératique. Il avait rapidement atteint le sommet de la colline du bourg et fait entendre le mystérieux langage des tam-tams. Ce fut un code bouleversant. La nouvelle, entendue à plusieurs kilomètres, arracha les maisons à leur sommeil.

— Entends-tu ?

— Je crois qu'il y a erreur...

— Écoute-bien...

— ...

— Alors ?

— Je crois toujours que l'annoncier se trompe ; il parle peut-être d'un grand prêtre.

— J'aimerais mieux que ce soit ça.

— Je vous dérange peut-être, dit un ami dès son arrivée.

— Non, non, entre ; il y a longtemps que nous sommes réveillés.

— Qu'en dites-vous ?

— Je ne peux y croire...

— Ce serait la fin du monde...
— Oui : un dieu ne meurt pas...
— Écoutez !... des pas se précipitent.
— Les gens vont sur la colline pour mieux entendre la nouvelle.
— C'est parce qu'ils ne sont pas sûrs eux non plus qu'il s'agisse des dieux eux-mêmes.
— Un précon ne se trompe jamais, mais supposons que ça a pu lui arriver une fois, persisterait-il à répandre une fausse nouvelle pour autant ?
— Non, évidemment.
— Eh bien ! l'impossible s'est réalisé et le voilà sous nos yeux, dit l'homme en tremblant.
— Nous n'en sommes pas les seuls convaincus, dirent d'autres gens, puis ils éclatèrent en sanglots.

Dans tous les villages, c'était le même spectacle de doute suivi de désolation et d'angoisse. On s'habillait rapidement. Les femmes dénouaient leurs cheveux en signe de deuil, puis, par groupes de dix ou de vingt, des villageois prenaient les pistes qui menaient à Wésê en chantant des thrènes à voix basse... Les sons du tam-tam devenaient fermes et péremptoires :

Sortez, sortez, sortez et venez !
Ah ! les dieux sont morts !
Morts assassinés !...
Venez, venez, venez !...
Les dieux sont morts, le lac est souillé !...

La panique liait les pas à la terre au lieu de les précipiter vers le bourg. Certains initiés s'évanouissaient et on les transportait sans renoncer à l'inutile parcours ; il y eut même des morts subites.
— C'est la fin du monde...
— Nous n'arriverons jamais au bourg...

— La nouvelle est très précise...
— Je ne me sens pas bien...
— Nous y passerons tous...
— Qui est-ce qui a pu faire ça ?
— Le saura-t-on ?
— Quel coup dur porté à tout un peuple !

Noussi entendait aussi les sons bouleversants, mais elle ne sentait plus rien, ne comprenait plus rien. Allait-elle se laisser aller à un remords absurde ? Elle se ressaisit, comme l'Afrique qui se refuse à suivre les glissements aveugles des peuples surdéveloppés.

Noussi tendait l'oreille.

— D'où viennent ces sons de tam-tam ?
— Le bourg est en deuil ; je reconnais ce langage.
— Es-tu sûr ?
— Écoutez donc, patronne :

« Les dieux sont morts,
Les dieux sont morts.
Des crimes ont souillé le lac.
Le lac ne chantera plus.
Plus !
Jamais plus !
Les dieux sont morts,
Les dieux sont morts,
Adeptes vous êtes en deuil.
Vous êtes en deuil,
Vous êtes en deuil !
Le lac ne chantera plus,
Plus !
Jamais plus ! »

C'est terrible ! dit-elle en soupirant.

— Moi, je n'ai pas de remords. Mes beaux-parents et ma femme doivent être en larmes. Ce qui me peine, c'est qu'Afiwa pleure ses dieux en même

temps qu'elle vit dans l'angoisse de ne pas savoir ce que je suis devenu.

— Je trouve plaisant d'adorer ce qu'on ne voit pas, dit Codjo.

— Ça n'a rien de bizarre, regarde nos amis Charlotte et Marc : le Dieu qu'ils vont prier à la messe le dimanche était, selon eux, un bel homme qui a vécu et a fait des choses que personne ne fera jamais, dit Gbénoumi.

— Il est possible que vos amis aient pour Dieu un homme qui fut beau ; mais il paraît qu'en le priant, les chrétiens adorent un Dieu tout-puissant que personne n'a jamais vu, ne voit et ne verra jamais, dit leur mère méditative, prenant au sérieux, pour la première fois, les observations de ses enfants.

— En somme, les hommes aiment et vénèrent ce qui est mystérieux, je trouve ça bête ! dit Codjo.

— Ce n'est pas bête, mon petit homme : tu ne peux reprocher à personne de croire au mystère, même si c'est un homme qui l'incarne : tu comprendras ça plus tard. Ce qui est inconcevable, terrifiant et absurde, c'est d'adorer ce qui vous dévore ; aucun de nous ne serait peut-être plus vivant, si Fanouvi et moi appartenions au clan de ceux dont nous avons tué les dieux.

— Il est heureux que tous les dieux ne soient pas semblables aux leurs ! s'exclama Gbénoumi.

Le lac était parsemé de lumières où triomphaient les lanternes à batterie des étudiants, et tous se dirigeaient vers Jokpâ, Minouhê, Koyâ, Adjanô, Gbolô et d'autres villages riverains. Les barques suivaient ou dépassaient celle de Mme Ounéhou, qui avait rallumé ses lanternes. Anonyme, elle voguait paisiblement parmi ce désert de grandes pirogues revenant de Déhâ, et où les gens se demandaient à voix basse qui était la victime des dieux, pourquoi

le chant du lac n'avait plus retenti comme d'habitude, pourquoi le tam-tam donnait une nouvelle absurde...

La lune au-dessus de l'eau n'était plus coruscante ; elle disparaissait du côté de Déhâ, et l'incendie allumé à l'horizon depuis plus d'une heure par l'invisible soleil de l'aube semblait avoir progressé. Le ciel et le lac et l'horizon tout autour des voyageurs étaient violemment empourprés, et la barque, avançant comme dans un univers de sang en s'approchant de la rive, descendait à un niveau d'où l'on ne pouvait observer du lever du soleil que son manteau de froide et immense incandescence.

Les sons du tam-tam de deuil continuaient de faire sortir le bourg en le précipitant sur la rive. Akpoto et Cocou étaient perdus dans une foule en larmes et minée par l'angoisse.

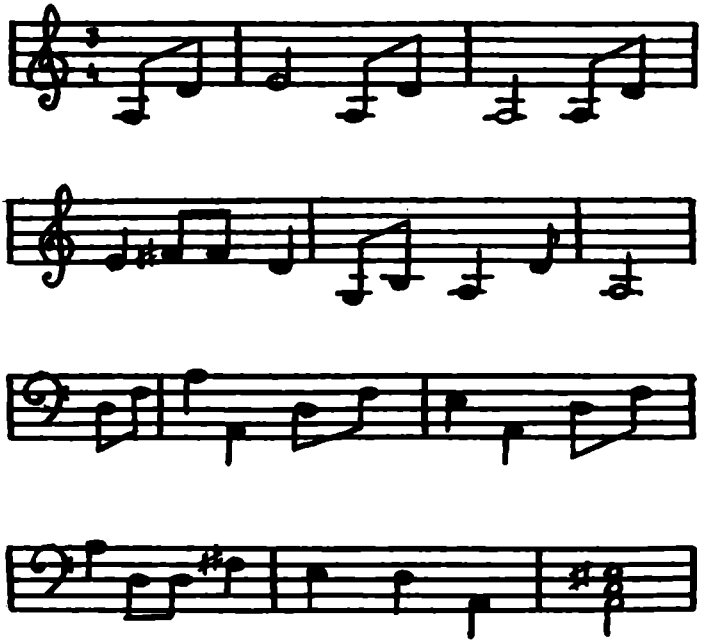
A quelque deux cents mètres, là-bas près d'un énorme palétuvier dont les feuilles balayaient la surface du lac, les vodoũsi, tous en blanc comme à l'époque de leur culte annuel, les bras croisés sur leurs têtes en signe de deuil et secoués de sanglots, écoutaient les sons incantatoires des gongs et des tam-tams.

« Les dieux sont morts,
Les dieux sont morts.
Des crimes ont souillé le lac,
Le lac ne chantera plus.
Plus !
Jamais plus !
Les dieux sont morts,
Les dieux sont morts.
Adeptes vous êtes en deuil,
Vous êtes en deuil.
Le lac ne chantera plus !
Plus !
Jamais plus !

De lourdes pirogues commençaient d'accoster. Il y avait un bouleversant émoi sur la rive. Des cris s'élevant de la terre et des barques à la fois se confondaient ; on appelait des noms, on se mettait à pleurer dès qu'on n'entendait pas la voix chère que seul le tohu-bohu étouffait.

Les arrivées se succédaient ; toute la berge n'était plus qu'une vague de lanternes et de lampions aux feux jaunes.

La famille Ounéhou se réunit. Précédés des porteurs chargés de caisses et de ballots de tissus, Mme Ounéhou et les siens marchaient vers la grande maison familiale à étage construite en briques rouges. Le ciel devant eux embrasait faiblement les sommets des collines d'un doux feu de brousse. Derrière eux s'étendait le lac que descendaient les barques tandis qu'à genoux sous le palétuvier, au pied d'un golem androgyne représentant leurs dieux, les fidèles, le front dans la poussière, les yeux brouillés de pleurs, balançaient leurs corps en répondant en chœur à un rythme ternaire au grand prêtre et à la grande prêtresse qui entonnaient tour à tour le chant du lac.



POSTFACE

G. Potiékhna

Les pays sont à l'image de leurs habitants et chaque pays a sa physionomie et son caractère spécifique ; la tendance nivélatrice de la civilisation contemporaine, en Europe comme en Amérique, risque de détruire peu à peu les particularités de certaines régions. Mais quand nous découvrons des pays récemment entrés dans le courant de la civilisation mondiale, nous nous voyons face à des manifestations singulièrement éclatantes de leurs visages et de leurs caractères.

Hadomé, pays où se situent les événements du *Chant du lac*, est un anagramme relativement facile du nom Dahomey, procédé qu'utilisent souvent les écrivains d'Afrique, quand ils généralisent leur thème au continent noir tout entier, en soulignant, néanmoins, ce qui est propre au pays envisagé ; c'est probablement dans ce contexte qu'Olympe Bhêly-Quénum donne des noms fictifs au lieu de l'action

de son roman et à ceux des deux nouvelles jointes ici à sa traduction en russe.

L'auteur eût-il appelé Hadomé par un nom un peu moins transparent que, eu égard à la spécificité des caractères et des situations sur le continent noir, le lecteur quelque peu averti eût, sans erreur possible, deviné qu'il se trouvait au Dahomey devenu, depuis décembre 1975, République populaire du Bénin.

Le roman est construit de telle sorte que les deux lignes de son armature mènent vers deux particularités déterminantes dans la vie sociale de ce pays : tout d'abord, l'engouement des autochtones pour la politique ; ensuite, leur attachement à leurs divinités qui, selon les propos du piroguier Fanouvi, sont trop nombreuses.

Le temps de l'action lui non plus n'est guère difficile à cerner : on est à Wésê, un village de Hadomé, à la veille d'une campagne électorale qui ferait entrer les élus à l'Assemblée territoriale ; c'est en 1956 ; la puissance coloniale française, sous la pression des mouvements de libération, avait dû faire des concessions et on parlait du droit au suffrage universel dans chaque colonie.

Conformément à la Constitution française de 1946, les colonies étaient des Territoires d'Outre-Mer ; mais les ébauches de changement des années 1956 permettaient la création, dans chaque colonie, d'organes électoraux en vue de l'autogestion des Assemblées territoriales. Quatre ans plus tard, toutes les colonies que la France possédait en Afrique noire obtiendront leur indépendance et deviendront des États libres.

Aussi sent-on dans *Le Chant du lac* l'atmosphère de l'indépendance à venir planer sur Hadomé ; le colonialisme existait encore, mais dans les esprits, cette ère était en train de faire partie du passé ; alors,

on entendait souvent dans les rues de Wésê des expressions telles qu'« Afrique nouvelle », « Afrique actuelle ». Le roman d'Olympe Bhêly-Quénum est écrit quelques années après ces événements : le Dahomey était déjà indépendant. Il était donc plus facile à l'auteur qu'à ceux qui écrivaient dans l'effervescence des choses, de bien camper les situations, d'évaluer les problèmes que son pays affrontait en tant que nation indépendante.

Il va sans dire qu'on ne trouvera pas dans ce roman une description exhaustive de la vie au Dahomey des années 50 ; par contre, des particularités et des faits permanents dans l'histoire comme dans les sociétés du pays, et qui se reflètent dans le Dahomey indépendant sont présentés avec précision.

Nous avons mentionné l'attrait que la politique exerce sur les gens de ce pays ; les pages du roman consacrées à la campagne électorale montrent la multitude des partis politiques entrés en scène pour représenter Wésê, un village, à l'Assemblée, ainsi que l'ardeur de leurs membres à s'accuser mutuellement des fautes qui, à leur avis, auraient des conséquences néfastes sur l'avenir du pays ; aussi, entend-on dans la foule des appels qui s'excluent réciproquement : élire des hommes instruits ; ne pas faire confiance à ceux qui n'ont reçu aucun enseignement ; voter pour ceux qui révèrent les anciennes traditions ; élire ceux qui les combattent au nom du progrès ; croire à l'Est ; n'avoir à aucun prix confiance en l'Est.

Dans ce chœur divergent le lecteur discernera les voix non seulement de ceux qui sont réellement soucieux de l'avenir du pays, mais également celles de politiciens fûtés ; en tout état de cause, le Dahomey est un des rares pays de l'Afrique tropicale où la vie sociale et politique est une tradition ancienne ayant ses racines dans la période précoloniale. Ce pays,

jadis, était la Côte des Esclaves ; centre florissant de la traite au début du XVIIIe siècle, des milliers d'Africains étaient embarqués ici pour les Antilles et le Brésil. La fin du XIXe siècle sera le début de ce mouvement significatif qu'était le retour des milliers d'affranchis et descendants d'esclaves au pays natal, et qui s'installeront plutôt dans les régions côtières.

Ces « réémigrants », essentiellement des chrétiens, représentaient les groupes sociaux les plus instruits d'alors, par là même les plus flexibles, mieux à même d'entreprendre les transformations sociohistoriques auxquelles leurs pays devaient faire face. Ils étaient, à la fin du règne des derniers monarques, les élites politique et économique et, après la conquête coloniale française et la dislocation de la longue résistance qui avait à sa tête le roi Béhanzin, les « Bésiliens », comme on les appelait, occupaient une situation privilégiée parmi les autochtones.

Mais nombre de ces derniers seront les premiers interprètes, les premiers fonctionnaires de l'administration coloniale ; ils se révéleront fort actifs, efficaces dans leur soutien aux missions chrétiennes comme pour fonder des écoles dans leur pays ou pour l'émergence des organisations politiques et sociales, la création des imprimeries et la direction des journaux.

Ainsi les expériences s'accumulaient et on aurait pu penser qu'elles permettraient d'ériger des bases solides et sûres en vue d'une stabilité politique. Ce ne fut pas le cas et cela n'eut pas lieu. C'est aussi une caractéristique du Dahomey.

Soulignons encore un autre fait : le Dahomey — en tant que colonie — était le vivier de gens bien formés et compétents happés par l'administration coloniale française ; le pays devint une sorte d'exportateur de fonctionnaires dans les autres colonies de

l'Afrique française ; aussi l'appellera-t-on le « Quartier Latin » d'Afrique. Même aujourd'hui, un grand nombre de Dahoméens instruits, très cultivés et de haut niveau résident hors de leur pays, alors qu'à l'intérieur, l'intelligentzia ne représente qu'une minorité infime de la population ; cette élite, très dynamique, est aussi très contradictoire quant à ses sympathies politiques.

Il ne serait pas excessif d'écrire que ce pays, qui possède tant d'hommes de qualités et de compétences, a, en quelques années de son indépendance, battu tous les records de l'instabilité politique : cinq coups d'État auront eu lieu en quinze ans de liberté ; la constitution a été déjà modifiée trois fois. Cette instabilité serait due à un changement dans le rapport des forces dans la lutte politique, conséquence de la dissolution d'institutions désuètes, la prise en charge de tâches et responsabilités générées par le choix du mode de développement à promouvoir.

Il y a quelques années, le gouvernement du Dahomey a déclaré qu'il allait opter pour une politique d'orientation socialiste. Ce pays doit s'attaquer à des problèmes titaniques, s'il veut transformer sa société tout entière dans plusieurs domaines : faiblesse économique, processus sociaux inachevés, politique culturelle négligée et en déliquescence, maintien d'institutions archaïques, etc. Cette situation, dont, par exemple, la carence des personnels qualifiés, au premier chef les enseignants, les médecins, les techniciens et les cadres, met le Dahomey dans une situation particulièrement difficile.

Un personnage du roman de Bhêly-Quénum, Cocou Ounéhou, instruit et lucide, incarne fort bien certains des écueils présents sur la voie du Dahomey vers le progrès : cet homme essaye de convaincre ses concitoyens de la nécessité de combattre l'ignorance

et la superstition, les appelle à unir leurs efforts au nom du progrès et du développement industriel de Hadomé ; mais sa position est singulièrement difficile : on ne veut pas le croire parce qu'il est un descendant d'une des familles nobles du pays ; or les Hadoméens, qui jadis détestaient leurs monarques, se méfient maintenant des grandes familles aux noms prestigieux dont la seule présence les indispose : dans leur esprit, elles représentent les séquelles encore dangereuses du passé féodal heureusement aboli ; il suffisait que quelques héritiers des vieilles noblesses ou aristocraties apparussent dans la salle où se tenait une réunion populaire, pour voir aussitôt émerger des suspicions fondées uniquement sur des gestes et faits de leurs ancêtres : on reprochait à ces derniers d'avoir noué des relations économiques avec les Brésiliens et les Européens, en particulier les Français débarqués en Afrique au XVIIIe siècle.

Qui plus est, parce qu'un des ancêtres de Cocou Ounéhou avait coopéré avec les Français dans leurs luttes contre l'armée du roi Béhanzin, les Ounéhou, de génération en génération, sont considérés comme des traîtres.

Il ne serait pas exagéré de voir refléter dans le personnage de Ounéhou des griefs personnels de l'auteur issu de l'une des plus grandes familles du Dahomey : la famille Quénum, qui, selon nos informations, s'appelait originellement Houénou dont Ounéhou pourrait n'être qu'un anagramme.

Que certains Hadoméens doutent de la pureté des intentions de cette personnalité fait revenir l'auteur, à mainte reprise, sur le problème suivant : parmi les ennemis déclarés des anciens monarques, y en avait-il beaucoup qui n'avaient pas non plus pour leurs sujets une sympathie particulière ? Ces gens, qui n'appartenaient pas à la noblesse — Bhêly-Quénum

les nomme « les classes prolétaires » —, arrivés à leur tour au pouvoir, ont trahi les intérêts du peuple, se sont embourgeoisés et engraissés en grossissant les rangs de la haute bourgeoisie.

Il n'est pas sans intérêt de constater ici qu'il n'est pas fréquent de trouver dans la littérature africaine des descriptions qui cernent et fixent les événements des années 50, notamment de la part d'un descendant de l'aristocratie, qui non seulement ne cache pas ses sympathies, mais les précise. Cocou Ounéhou apparaît, d'ailleurs, presque, comme le seul personnage du *Chant du lac* chez qui se manifestent un patriotisme vrai, authentique, des possibilités de largeur de vue d'intérêt général comme dans celui de l'État, une connaissance et un savoir mûris pendant des générations.

En dernière analyse, cet aristocrate atteindra ses objectifs : après avoir convaincu les dirigeants des différents partis politiques qu'il était indispensable d'unir tous les efforts pour faire face aux exigences générales du pays, il quitte la scène. Et quand on l'incite à présenter sa candidature aux élections en vue desquelles il ne négocie ni ses apports ni sa loyauté, il refuse pour ne pas déchaîner, une fois encore, de vieilles rancunes absurdes et des passions politiques.

*
* *

En même temps que la campagne électorale bat son plein dans la région côtière et que s'enflamment les discussions partisanes, une poignée de personnes mène, au large, un combat courageux contre des monstres considérés comme les dieux du lac. Ce n'est

pas par hasard que la femme d'Ounéhou, son fils, sa fille et, avec eux, un piroguier — vieux serviteur de la famille — se trouvent être les protagonistes de cette lutte.

Ils ne sont pas physiquement forts ; mais solides d'esprit et très endurants, ils réussiront à tuer un des dieux et pousser l'autre au suicide ; toutefois, ils ne doivent pas faire état de cette victoire à cause de la vengeance des adeptes des dieux tués et démythifiés. On se rend compte, en lisant ce roman, des possibilités et des intérêts que très habilement certains hommes politiques du Dahomey tirent de la multitude des religions de leur terroir.

Si dans les autres pays de l'Afrique tropicale les liens ethniques constituent, souvent, l'atout principal dans le jeu politique, ici, ce sont les trames des affinités religieuses qui entrent en mouvement. En fait, elles se rencontrent, s'entremêlent, se suppriment pour se réduire à des ellipses telles que : « ceux de chez nous », « ceux qui n'en sont pas ».

Les dieux du Dahomey sont effectivement nombreux ; une grande partie de la population, les deux-tiers environ, s'en tient aux croyances locales souchées sur le polythéisme auquel appartiennent ceux qu'on appelle les *vodoũsi*. Des cultes assez complexes et des clans plus ou moins soudés les uns aux autres caractérisent les organisations vodoũ. Il faudrait, d'autre part, lire l'histoire du Dahomey, des origines à l'ère coloniale, pour se faire quelque idée des connaissances de l'auteur sur son pays et de la finesse sociologique des présentations qu'il en donne.

Dans ce panthéon qu'est le Dahomey existait une coutume selon laquelle tout crime devait être puni par un autre ; sur cette idée se greffe la tragédie de Houngbé qui représente l'autre thème principal du roman, celui de la lutte contre les dieux. Ainsi *Le*

Chant du lac débute là où s'achevait *Un piège sans fin*, le premier roman de l'auteur.

Le héros de ce livre, Ahouna, est un maniaque homicide ; marié, père de famille, mais malheureux à cause de la jalousie de sa femme, il en tue une autre rencontrée dans la brousse. La police l'arrête ; mais les parents de sa victime, avec à leur tête Houngbé, parviennent à le faire évader de prison, le tuent avec une cruauté incroyable en le brûlant sur un bûcher. Le cercle est ainsi bouclé, la coutume respectée.

Houngbé, qui sera appréhendé après son forfait, fera la guerre en Europe, participera même à celle du Viêt-nam. Sous ses yeux, d'abord en Normandie, ensuite à Diên Biên Phu, ses trois neveux, qui avaient été ses complices dans l'assassinat d'Ahouna, seront tués. Les horreurs de la guerre obligent Houngbé à se poser des questions : il avait tué Ahouna au nom de la coutume et par obéissance à la volonté des dieux. Au nom de quel dieu les hommes se tuaient-ils à la guerre ? Le culte des dieux, le culte de la guerre. Chaque culte demande des victimes, des sacrifices, et l'homme, docilement, exécute le rituel sanglant de l'adoration des dieux cruels.

De cette réflexion naît chez Houngbé l'idée qu'il est indispensable que les hommes se libèrent du pouvoir des dieux, quels qu'ils soient. Il décide de revenir dans son pays, de tuer les dieux et délivrer son peuple de la peur éternelle qu'ils leur inspirent. Il ne réalisera pas ce projet : il meurt sur son chemin du retour. Des étudiants venus en vacances avaient assisté à sa mort ; ils racontent le drame. Les propos de Houngbé dans son délire les a tellement bouleversés : tuer les dieux du lac pour en libérer les hommes.

D'autres transformeront en réalité ce rêve au cœur d'un délire au pied de la mort. Mais dans *Le Chant du lac*, ce thème de la lutte contre les dieux

est quelque peu mis en sourdine, car les déicides ne tuent pas les dieux auxquels ils croient, mais ceux des autres, reconnaissant même, honnêtement, qu'ils auraient été sans pouvoir face à leurs propres divinités.

Pourront-ils se lever, se rebeller contre elles afin de purifier leur vie et délivrer le pays de cette peur panique qui terrorise les gens dès que les dieux chantent ? Peut-être faudrait-il, pour y parvenir, avoir passé comme Houngbé par les différents cercles de l'enfer ?

On a vu l'échec des étudiants partis sur le lac, résolus à sauver ceux qui s'y trouvaient en danger ; ils ne croyaient pas à l'existence de ces dieux ; ils avaient été émerveillés par la fermeté des décisions de Houngbé ; mais quand il s'est agi de passer à l'action, ils ont pris conscience de la permanence de certaines réalités obscures de leur pays. Bhêly-Quénum met ici le lecteur face à un problème assez caractéristique de l'intelligentzia africaine contemporaine : des êtres instruits, cultivés, qui ont reçu une formation moderne parfois très poussée, pensent avec des concepts du XXe siècle et semblent s'être débarrassés des préjugés et des tabous, hésitent, parfois, à aller contre des traditions et croyances de leur pays, à s'élever contre celles-là même dont le caractère nocif leur paraît évident.

Certains trouvent dans ces croyances les fondements culturels inébranlables de leur nation ; d'autres, des valeurs spirituelles qui les différencient des autres peuples dont, en premier lieu, les Européens ; pour d'autres, la formation moderne qu'ils ont reçue n'a pas extirpé de leur esprit la reconnaissance et le respect, en leur for intérieur, des dieux de leur pays.

Ceci est vrai en ce qui concerne les étudiants dans *Le Chant du lac*. Ils n'aiment pas le caractère cruel

des dieux, mais le dieu Python et ses temples, à Ouidah, par exemple, ne sont pas, à leurs yeux, que des éléments décoratifs qui font très couleur locale. L'épisode du lac, à l'évidence, n'est qu'une pause, car ce qui est dit des intellectuels est une attitude répandue. L'auteur lui-même, pour qui les dieux du lac sont le produit d'une fable, n'a rien contre l'utilisation d'une vieille légende pour donner libre cours à sa fantaisie, imaginant de quoi les dieux pouvaient discuter entre eux ; ainsi, on sait comment ils voient le monde des hommes, instigateurs de leur fin d'êtres humains : ils étaient des amoureux auxquels leurs parents n'avaient pas permis de se marier ; devenus des dieux après leur noyade dans le lac, ils se vengent des hommes en faisant des victimes. Ils sont, d'ailleurs, eux-mêmes las du sang qu'ils font couler et dissoudre dans l'eau ; qui plus est, ils ont peur des hommes, peur aussi qu'ils cessent d'avoir peur d'eux, que disparaisse la panique qu'ils créent pour imposer leur volonté, leurs caprices même comme à des esclaves.

Cette psychologie de la peur permet à l'auteur de laisser, en quelque sorte, des issues de secours à lui-même et à ses personnages aussi ; ainsi on entend affirmer qu'il n'y a pas de dieu ; ceux dont les habitants de Wésê redoutent les manifestations ne sont que des monstres marins entrés dans le lac en passant par le détroit. Certains épisodes font penser que la position de l'auteur face aux croyances de son pays n'est pas tellement simple ; par exemple, la mort de l'un des dieux est révélée à un devin et au grand prêtre des divinités, au moment même où l'assassinat a lieu : les deux hommes voient la scène dans un liquide qui change de couleur. En d'autres termes, il n'y a pas de dieu, mais quelque chose existe. Rien n'est simple.

Prenons n'importe quelle religion. L'idée de Dieu ou d'un dieu, c'est celle d'un tabou : l'interdiction de certains comportements ; le plus souvent, les dieux incarnent les lois de la nature ou de la société personnifiée. Enfreindre les interdictions qui relèvent de ces lois ou tabous c'est, en fait, violer les lois de la nature objective. Tant que nous n'avons pas encore découvert et connu ces lois, nous aurons l'impression que, ou bien les dieux n'existent pas, ou bien qu'il existe « quelque chose ».

Plusieurs personnes, même dans les pays les plus évolués, se trouvent dans la même situation que les héros du roman d'Olympe Bhêly-Quénum ; mais chez ces derniers, les choses se manifestent sous des formes plus habituelles que pour nous ; je veux dire : le problème, dans une certaine mesure, est plus difficile pour ceux dont la religion est fondée sur la croyance en un grand nombre de dieux, que pour les chrétiens ; car le monothéisme, la croyance à l'existence d'un Dieu unique, est une idée de l'interconnexion, de l'interdépendance de tous les phénomènes et d'une seule idée-force dans l'univers.

Le polythéisme, c'est, au contraire, l'idée de l'incarnation des lois de la nature sans liens entre elles ; Bhêly-Quénum le ressent avec beaucoup de perspicacité. A un moment très difficile et très complexe, le piroguier, en priant les dieux auxquels il croit, découvre tout à coup, brusquement, qu'il y en a beaucoup trop, se demande aussi comment les calmer tous en leur faisant des dons. Plus loin, cet homme, nommé Fanouvi, pour la première fois de sa vie souhaite que s'établisse une hiérarchie dans la somme des dieux africains, et qu'en haut de l'échelle figure une seule figure omnipuissante. Plus loin encore — et il semble qu'on entend parler le romancier : « l'Africain renoncerait les multiples dieux pour lesquels il s'épuise et

se ruine, s'il perçait leurs secrets ou ceux dont leurs grands prêtres les entourent. Croire, mais en un seul dieu ou en Dieu, ou au Néant. Trop de remèdes à la fois ne guérit d'aucun mal ».

On peut en conclure que l'auteur lui-même est chrétien ; mais à quel point est-il, en l'occurrence, croyant ? Peu importe. Mais ce qui l'est vraiment est qu'Olympe Bhêly-Quénum semble avoir senti et transmis le désir de l'homme de tout combiner dans une seule idée motrice de la vie, et de rendre son entièreté et sa plénitude au monde désagrégé.

Peut-il y avoir de religion qui soit meilleure ou pire qu'une autre ? Comme toute institution sociale, la religion s'est développée au long de toute l'histoire de l'humanité, processus qui a évolué du polythéisme au monothéisme, de la croyance en plusieurs dieux à en un seul Dieu. Ceci ne signifie pas du tout que les religions dahoméennes doivent se moderniser davantage ou être remplacées par le christianisme, comme l'auteur semble le laisser entendre.

En « échange » de la conscience religieuse s'installera une conscience scientifique, au fur et à mesure que l'enseignement, l'instruction et la culture générale se développeront. C'est cela, précisément, qui va détruire les dieux. Et ce n'est pas sans raison qu'on situe Olympe Bhêly-Quénum dans le courant romantique de la prose africaine. Précisons-le : le romantisme est un phénomène à plusieurs visages et ce qualificatif nécessite une explication. Comme on s'en convaincra à la lecture du livre, on trouve chez cet écrivain africain beaucoup de détails réalistes et pertinents ; parfois même naturalistes, qui pourraient paraître choquants ; mais la sensation de la réalité chez lui n'est jamais claire : il y a toujours un petit nuage de fumée, une absence de correspondance

totale, précisément parce que tout est trop prononcé, trop évident.

La vie d'une famille africaine dans *Un piège sans fin*, c'est, vraiment, la peinture d'un monde pacifique, quelque chose de pastoral au sens classique du terme. Mais quand un malheur après l'autre s'abat sur cette famille, c'est déjà le *fatum* de la tragédie antique ; alors, quel que soit le lieu vers lequel le héros se dirige en essayant d'échapper à son destin, la vie pour lui n'est qu'un piège sans fin.

La même dissonance apparaît dans *Le Chant du lac* : une image idyllique de la vie au bord du cours d'eau, les enfants qui se baignent, le rire des jeunes filles qui lavent le linge, et, sur le lac une lutte où des hommes s'attaquent à des dieux. Il s'agit, en vérité, d'une bataille de titans : une lutte cosmique du ténébreux et du clair, du bien et du mal.

La poétique, plus simplement la manière de *faire* de l'auteur, qui n'utilise pas les demi-tons de la vie réelle est loin d'être, de sa part, la conséquence d'une connaissance insuffisante de ces réalités : c'est ainsi qu'il perçoit le monde ; c'est ainsi qu'il voudrait le montrer à son lecteur. La clef réaliste et la clef romantique s'entremêlent dans la vie et changent dans le roman, créant l'impression d'un troisième plan.

On se demande alors : faut-il, vraiment, prendre à la lettre ce thème de la lutte contre les dieux, le dialogue des deux divinités ainsi que la formulation de certaines réflexions mises au compte de l'auteur ? A coup sûr, non.

Le Chant du lac constitue un phénomène très intéressant et particulier à la fois ; nombreux sont les problèmes soulevés auxquels il faut réfléchir, et Olympe Bhêly-Quénum, qui est un critique littéraire assez connu, bien que sa création romanesque ne soit

pas encore abondante, nous apparaît comme un romancier de grand talent.

Outre *Le Chant du lac* et *Un piège sans fin*, il a publié, en 1968, *Liaison d'un été*, recueil de nouvelles dont deux, écrites en 1955, figurent dans le volume que nous venons d'analyser. Ces nouvelles posent des problèmes sociaux complexes et aigus, à savoir ceux des rapports entre les Européens et les Africains.

G. POTIÉKHNA.

J'exprime ici ma reconnaissance à mon ami et ex-collègue Sacha, du Service des Interprètes de l'Unesco, qui a traduit ce texte et me l'a offert. Sacha, qui avait découvert et lu *Le Chant du lac* en russe, m'a dit : « La postface est aussi remarquable que significative : elle fait plonger dans l'économie de ce roman singulier ; le critique a été très sensible au symbolisme du livre, auquel il a restitué ses aspects politiques. Je te ferai prendre connaissance du texte à mon retour de mission. » C'était en 1978.

O. B.-Q.

Garrigues-Sainte-Eulalie, été 1992.